

LETTRE AUX COMMUNAUTÉS



Mission
DE FRANCE

PRÉCARITÉS D'AUJOURD'HUI

juillet - août 2000

35 F

Précarité et durée

Enseigner en ZEP

Le travail est lieu de mission

203

203 - 2000

SOMMAIRE

ÉDITORIAL	
Le comité de rédaction	1
L'équipe "Précarité"	
Claude FIORI et l'équipe "Précarité"	3
Précarité et durée	
Olivier CHAZY	10
La Table de Cana / La prison de la Santé	
Franck CHAIGNEAU	22
Enseigner en ZEP	
Nicolas RENARD	30
La Foi : ici mais d'ailleurs	
Pedro MECA	37
Le travail est lieu de mission	
Jean-Michel VERSTRAETE	48
Paroles d'élèves	
Marie-France BELLE	57
C'était une galère	
Jérôme BETTON	68
SOURCES	
<i>Entre croissance et précarité : la pauvreté</i>	73
UN LIVRE - UN AUTEUR	
<i>Le nouvel esprit du capitalisme</i>	77
EN LIBRAIRIE	
<i>Fidèle insoumission</i> (J.-M. HURET, M. COMBE)	81

MISSION DE FRANCE ET ASSOCIATION

La Lettre aux Communautés est un lieu d'échange et de communication entre les équipes de la Mission de France, les équipes diocésaines associées et tous ceux, laïcs, prêtres, religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Église, en France et dans d'autres pays. Elle porte une attention particulière aux situations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Église à Église en sorte que l'Évangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origine et de nature fort diverses : témoignages personnels, travaux d'équipes ou de groupes, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les différentes situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le Peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer plus fidèlement l'Évangile du Salut.

Olivier CHAZY travaille au Ministère de l'Emploi et de la Solidarité. Il décide un beau jour d'ouvrir son pavillon de Meudon aux personnes en difficulté. Une longue histoire commence, peuplée de cris et de rires, de crises et de fêtes, de violence et de tendresse. Aujourd'hui, la saga continue en lien avec la DDASS.

Ingénieur chez Total, Franck CHAIGNEAU est en relation avec des SDF. Il ne se résout pas à leur exclusion du monde du travail et cherche avec eux une porte d'entrée autre que celle des entreprises classiques. C'est la naissance de "*La Table de Cana*". Aujourd'hui, Franck est aumônier de prison.

Pedro MECA fréquente lui aussi les marginaux de Paris. Comment ouvrir une brèche dans le cercle infernal de l'auto-exclusion ? Comment trouver une autre approche que celle, trop sectorielle, des services sociaux ? Avant de prétendre trouver des solutions, il faut prendre le risque éprouvant de la rencontre et de l'écoute. Ainsi naissent les "Compagnons de la nuit" puis "La Moquette".

Professeur de philosophie, Nicolas RENARD pouvait continuer tranquillement sa carrière dans un établissement réputé. Il opte pour travailler en Zone d'Éducation Prioritaire et ce choix modifie en profondeur sa façon d'être enseignant.

Les quatre témoignages qui ouvrent ce numéro ont pour point commun le fait que leurs auteurs ont donné prise dans leur vie à la radicalité de l'évangile, sans savoir où cela les mènerait. Faut-il se contenter de leur décerner une médaille, comme notre Société ou notre Église savent si bien le faire ? Dans sa présentation de l'équipe Précarité, créée en 1988 à l'initiative de la Mission de France, Claude FIORI nous invite à aller plus loin. Non, la vie n'est décidément pas un long fleuve tranquille et la rencontre des exclus ne laisse pas indemne. Il n'y a pas à trier entre la révolte, la menace permanente de l'échec, l'expérience du doute et du désespoir et les perles fragiles de ce chemin partagé. C'est dans la pesanteur humaine, dans la nuit, qu'il

ouvre à l'Esprit du Ressuscité. Entre le lavement des pieds et le repas eucharistique, un écart apparaît, que notre Église est trop souvent tentée de combler.

D'autres témoignages se greffent sur ceux de l'équipe "Précarité". Prêtre-ouvrier dans les BTP, Jean-Michel VERSTRAETE désigne son ministère comme celui de la « *béance d'une Eucharistie non achevée* ». Marie-France BELLE, enseignante à l'IUT de Villeteuse, glane avec bonheur les paroles de vie que recèlent les copies de ses élèves. Ainsi Laurence, dont le difficile exode a été soutenu par l'histoire que lui a racontée son aïeule : celle de Joseph, l'ancêtre esclave qui voulait apprendre à lire. Bardé de diplômes, Jérôme BETTON cherche un emploi au sortir de l'armée. Le chômage se prolonge et Jérôme s'effondre. Seul le passage du CDD au CDI lui offre le signe de confiance qui lui permet, enfin, d'envisager l'avenir.

La situation extrême des exclus apparaît donc comme le révélateur d'un processus beaucoup plus large qui touche la majeure partie de nos contemporains. Loin d'être une fatalité, la précarité est directement induite par l'orientation délibérée du capitalisme (Voir "Un Livre - Un Auteur"). Il y a bien longtemps quelques fous quittaient la riche vallée du Nil pour s'établir au désert (Voir "Sources"). À nous d'inventer aujourd'hui, là où nous sommes, les gestes prophétiques qui font brèche et ouvrent l'horizon.

Jean TOUSSAINT

Prochains dossiers :

- L'art
- Dans un monde de mutations et d'incertitudes proposer la foi

L'équipe "Précarité"

par **Claude FIORI**, prêtre de la MDF,
et L'équipe "Précarité"

Claude est membre de cette équipe

"Précarité" Paris.

Il travaille au Secours Populaire

dont il est l'un des animateurs

à la direction.

Dans le numéro 44 du *Courrier-Infomation de la Mission de France* en date du 30 octobre 1988, rubrique "Changement... Nouvelles... Nominations", il est écrit page 24 :

« *Paris.*

Pierre Géry, Henri Gesmier et Olivier Chazy constituent une nouvelle équipe relative aux situations de précarité et de détresse de la région parisienne. Pierre assure la responsabilité de la Fourmillières et de la Communauté

Antoine Chevrier. Il sera attentif aux "gens des rues" du XVI^e arrondissement.

Henri continue son travail à la prison (Fleury Mérogis) et vit en communauté dans notre maison de Boulogne pour accueillir des jeunes en difficulté.

Olivier poursuit son travail de réinsertion sociale à Meudon. »

Cet encart signe l'annonce officielle de la naissance de l'équipe "Précarité" de Paris.

Très vite s'adjoignent à l'équipe un jésuite, Franck Chaigneau, et un dominicain, Pedro Méca. Franck est créateur d'une entreprise d'insertion pour personnes en grande difficulté, spécialisée dans la restauration comme traiteur. Pedro, lui, est responsable d'une association "Les Compagnons de la Nuit" qui possède un local, lieu d'accueil, d'écoute et de parole pour les gens de la rue : la Moquette.

Que la Mission de France, avec le soutien complice de M^{sr} Albert Rouet, alors évêque auxiliaire du diocèse de Paris et membre du Comité Épiscopal de la Mission, ait voulu

regrouper et constituer une équipe avec ceux qui étaient relatifs, par leur travail, aux exclus parmi les exclus n'est pas sans importance. Signe des temps... Nous sommes en fin des années 80, qui a vu naître dans le discours social le terme de "nouveaux pauvres" pour traduire la sortie du marché du travail de millions de travailleurs, la perte de revenus suffisants pour vivre – la mise en place du RMI (Revenu Minimum d'Insertion) date de 1988 – et le surendettement des familles. La précarité, avant de devenir par la suite dans le discours social "exclusion", menace l'équilibre de la société et la cohésion sociale. Elle devient un défi majeur pour notre humanité, un défi pour les croyants en Jésus-Christ.

La libération des pauvres, le défi de la précarité sont à la fois le lieu d'exercice de la mission et sa condition. Difficile de vivre l'évangile sans cette dimension. S'il faut éviter de confondre pauvreté du monde et pauvreté évangélique, l'évangile et la mission demandent de mesurer leur interdépendance et leur réciprocité. Le Dieu de la gratuité est

celui qui s'engage dans l'histoire des hommes et qui partage leur condition de vie. Jésus est celui qui révèle l'amour gratuit de Dieu pour chaque personne. Il permet à chacun d'avoir un avenir et de devenir ce qu'il est appelé à être.

Dans cette nouvelle situation sociale de mondialisation des échanges, de libéralisme économique creusant à l'envi les écarts entre les pauvres et les riches, inscrire une présence chrétienne – en particulier en y engageant le ministère ordonné – s'imposait en quelque sorte à la Mission de France pour rester fidèle à sa vocation. En y associant un prêtre jésuite et un prêtre dominicain, elle signifiait la vocation fondamentale de toute l'Église catholique : celle d'annoncer le Royaume à tous, en premier lieu aux pauvres (cf. Luc 4, 14-18) par la pratique de la justice, de la charité et de la solidarité (cf. Math 25,35), celle de se laisser humaniser et évangéliser par ceux qui sont les délaissés de notre société.

Aujourd'hui, l'équipe se compose de trois prêtres, Franck, Pedro et Claude Fiori, lequel

travaille au Secours Populaire Français, et de deux laïcs, membres de l'association Galilée en lien avec la Mission de France, Olivier Chazy et Nicolas Renard ; Nicolas enseigne en LEP (Lycée d'Enseignement Professionnel) et est coordonnateur de ZEP (Zone d'Éducation Prioritaire). Douze ans de partage pendant lesquels bien d'autres amis, Jacques, Christophe, Jérôme ont, à un moment ou à un autre, participé à notre recherche.

Au cours de cette période, l'équipe s'est peu exprimée collectivement. Mais il n'est jamais trop tard... Ce n'est pas par pudeur ou manque d'envie, mais il n'est pas facile de faire surgir une parole collective, nourrie de l'expérience à la fois éprouvante et enrichissante du contact avec les hommes et les femmes broyés par le système. L'essentiel ne réside pas tant dans un faire-savoir que dans un savoir-faire relationnel mettant l'homme au centre, dans un savoir-faire alliant compassion et compétence pour tisser le lien social, remettre des hommes debout et leur permettre de déployer toutes leurs potentialités. Au quotidien, le chemin est rude, tant il est vrai que

rien n'est acquis une fois pour toutes, que les trajectoires des personnes côtoyées sont en forme de sinusoïde, avec des hauts et des bas, des avancées et des reculs incessants, l'échec restant à l'horizon une menace permanente. Non, pour ces compagnons, la vie n'est pas un long fleuve tranquille. Comment traduire en des mots plus de dix ans de compagnonnage au cœur de la fracture sociale ? Comment dire les visages des hommes que le quotidien nous révèle peu à peu, comment dire le visage du Dieu que nous découvrons par eux ? Comment, enfin, dire le cheminement personnel intérieur de chaque membre de l'équipe à la recherche de sa propre vérité, de sa propre identité, traversée par l'expérience du doute, de la désespérance et de la Croix et par la lumière de l'Esprit ? Les textes qui suivent en témoignent.

Essayons cependant d'approcher synthétiquement le cheminement de notre équipe par trois portes d'entrée :

- Impliqués dans le devenir de l'humanité
- Une certaine visibilité ecclésiale
- À la suite de l'Esprit

IMPLIQUÉS DANS LE DEVENIR DE L'HUMANITÉ

Tous les membres de l'équipe sont impliqués par leur vie professionnelle ou leur engagement bénévole dans des situations de grandes pauvretés : familles en précarité, jeunes en difficulté et en errance, marginaux, sans domicile fixe, détenus, compagnons d'Emmaüs, sans papiers, drogués, prostitués. La pauvreté et l'exclusion prennent pour chacun d'entre nous visages de ces hommes et de ces femmes rencontrés au jour le jour, avant d'être des statistiques de taux de chômage ou de nombre de Rmistes. Avec certains d'entre eux, des amitiés ont pu naître et se rompre soudainement parce que la vie, implacable, en a décidé autrement. Leurs visages, même sans nom, leur situation de détresse constituent la chair de nos échanges. Longtemps après, il est parfois fait mention d'un tel ou d'un tel, personne sortie de prison ou jeune du Centre "Corrot", ayant trouvé asile dans la communauté d'Emmaüs où Jacques est responsable, grâce aux relations privilégiées existant entre lui et Henri ou de tel

autre ayant trouvé un emploi dans l'entreprise d'insertion de Franck. Et nous nous réjouissons quand l'un est tiré d'affaires et nous sommes blessés quand un autre "retombe". Ces quelques exemples pour signifier qu'au-delà du partage et de l'analyse de situations, un agir s'impose pour ouvrir un avenir à ceux que nous croisons – dans la mesure du possible... Nous pouvons avoir des sensibilités différentes dans l'approche des situations, pour les uns l'approche est plus socio-culturelle, pour les autres plus économique. N'empêche, pour l'équipe l'option préférentielle pour les pauvres n'est pas un vain mot. Les possibles offerts par notre intermédiaire viennent compléter ce que chacun dans sa structure professionnelle ou associative peut mettre en œuvre.

Ces situations difficiles ne nous laissent pas indifférents et nous transforment.

Ce dont nous sommes témoins, c'est à la fois de la fragilité et de la grandeur de l'homme dans sa soif d'amour et dans sa capacité de destruction et d'autodestruction.

Ce dont nous sommes témoins, c'est que chacun est fondamentalement liberté, dans la maîtrise ou la "dé-maîtrise" de sa vie jusqu'à

la déchéance et la perte de toute identité personnelle.

Ce dont nous sommes témoins, c'est que l'État, la société sont incapables d'assurer à chaque citoyen, à cause d'un égoïsme collectif inavoué, les droits fondamentaux inscrits dans la déclaration des Droits de l'Homme ou dans la Constitution française : droit à un niveau de vie suffisant pour assurer l'alimentation, droit à un logement, droit à l'éducation, droit à la protection de la santé.

Ce dont nous sommes témoins, c'est que la misère et la pauvreté sont des fléaux contre lesquels nous devons nous révolter et que nous avons sans cesse à combattre.

Ce dont nous sommes témoins, c'est qu'au-delà de nos impuissances à trouver des solutions concrètes – et qu'il nous faut assumer – il est possible de poser un regard humain sur chaque personne pour la faire exister en dignité et espérer contre toute espérance, de cette espérance fondée sur un Dieu qui se manifeste comme libérateur et sauveur. Comme le dit Pedro dans son texte, « *c'est en acte de foi que nous devons nous impliquer dans le devenir de l'humanité en ce monde.* »

UNE CERTAINE VISIBILITÉ ECCLÉSIALE

L'humanité que nous rencontrons se trouve, pour une large part, à la frange de ce monde, pour ne pas dire à la marge. Faut-il s'étonner que les membres de l'équipe qui vivent au cœur de la marginalité se trouvent aussi à la marge de l'Église. Précisons : non pas de l'Église attentive aux pauvres et aux exclus, dont l'image est bien valorisée dans les milieux catholiques. Car accueillir les sans domicile fixe comme le fait Pedro, travailler à la réinsertion des pauvres comme Franck ou Claude, se préoccuper des jeunes en difficulté comme Olivier et Nicolas, tout cela est bien vu dans l'Église catholique et connote bien avec l'invitation chrétienne de l'amour du plus pauvre.

Seulement, comment les communautés chrétiennes se laissent-elles "toucher" pour donner place et accueillir les personnes qui sont à la marge ? Quand pourrions-nous trouver les relais et proposer à ces personnes ex-

SDF, ex-prisonniers, ex-toxicos de prendre contact avec les communautés, les paroisses de leurs quartiers, sans avoir peur qu'ils ne connaissent un nouveau rejet ?

En effet, la pratique chrétienne est encore trop perçue à partir de la pratique liturgique. Quand est-ce que l'attention au plus petit de son quartier sera-t-elle autant ou sinon aussi valorisante que la participation à la messe du dimanche ? Nous craignons qu'au-delà de grandes déclarations sur l'option préférentielle des pauvres, l'Église catholique, institutionnellement, n'ait pas pris le tournant. La pratique évangélique du lavement des pieds n'a-t-elle pas définitivement déserté le champ social ?

À LA SUITE DE L'ESPRIT

Lors de nos rencontres d'équipe, l'essentiel réside dans les temps de partage de la vie de chacun. Les temps de prière et de célébrations eucharistiques ne sont pas prioritaires. Il

est vrai : nous nous situons plus dans le partage du "lavement des pieds" que de la fraction du pain. Pour vivre ces temps forts de la vie chrétienne, chacun est renvoyé à lui-même : deux d'entre nous, par leur engagement religieux, les trouvent de manière régulière au sein de leur communauté. Peut-être ce choix a-t-il conduit tel ou tel membre de l'équipe à la quitter, parce qu'il ne trouvait pas suffisante la dimension liturgique ?

Au cœur de ce partage, et au-delà de la pratique religieuse, nous sommes surtout attentifs à tout ce qui est dimension spirituelle de tout homme. Nous croyons qu'aucune réalité de l'homme n'est étrangère à l'esprit et nous sommes convaincus que la dimension spirituelle déborde largement la vie chrétienne ou la vie religieuse en général. Il nous arrive parfois de nous interroger sur nos institutions

ecclésiales : n'étouffent-elles pas trop souvent l'esprit ?

Jacques, dans une lettre à l'équipe et au conseil de la Mission de France, écrivait en novembre dernier : « *Mon travail avec les compagnons, hommes souvent cassés par les épreuves de la vie mais en soif permanente de sens et de spiritualité dans leurs vies désarticulées, me pousse à penser qu'il serait bon d'investir dans cette partie de l'humanité souffrante.* »

Nous-mêmes n'en sommes pas bien loin dans cette recherche et les propositions que nous pourrions innover. Cependant, nous sommes prêts à poursuivre cette recherche et à investir ce lieu, car la dimension spirituelle, l'esprit – écrit tantôt avec un petit "e", tantôt avec un grand "E" – est au carrefour de l'homme et de Dieu.

Précarité et durée

Olivier CHAZY, membre de Galilée,
interviewé par **Nicolas RENARD**

**Olivier, membre de l'équipe "Précarité",
travaille au Ministère de l'Emploi
et de la Solidarité.
Il a fait de sa maison
un lieu d'accueil.**

L'AVENTURE D'UN ACCUEIL

■ Le lieu de vie de Meudon que tu animes a maintenant une longue existence et tu as déjà accueilli près de quatre cents personnes depuis 1975. Comment cette histoire a-t-elle commencé ? Qu'est-ce qui t'a poussé dans cette aventure ?

Olivier Chazy : Je me suis installé dans cette maison avec trois amis qui, comme moi, débutaient leur vie professionnelle. L'endroit était assez grand et offrait la possibilité de plusieurs chambres séparées avec un

grand séjour et une petite cour. Lorsqu'un an plus tard mes amis sont partis, je me suis retrouvé seul avec ce pavillon sur les bras et l'idée m'est venue, plutôt que de partir à mon tour, d'organiser un accueil de gens en difficulté. J'avais deux solutions pour trouver ces nouveaux interlocuteurs : les petites annonces et les réseaux des collègues de travail. Et c'est ainsi que petit à petit la maison s'est remplie de gens les plus variés. La communauté était née. Dès le départ cela m'a valu quelques aventures, comme par exemple de me faire soulager de mon chéquier et d'une somme de huit mille francs... que je suis allé récupérer par petites coupures pendant deux ans grâce à l'aide d'un conseiller juridique. Mais cela m'a valu aussi de faire des rencontres heureuses, comme celle de Guy, un copain, énergique et généreux et qui a progressivement aménagé les lieux. C'est ainsi qu'une mezzanine a pu être installée dans ma chambre, ce qui permettait d'y loger à deux avec une certaine autonomie. Il y avait à cette époque trois chambres dans le pavillon et on arrivait à tenir à cinq ou six en aménageant au mieux les espaces.

■ Tu sélectionnais les gens au départ ?

Olivier : Que les gens viennent sur recommandation ou par petites annonces, je les accueillais dans l'ordre d'arrivée et donc sans sélection. Aussi risqué que cela ait été, je n'ai finalement pas eu de pépins majeurs ; et sur le nombre, quelques bons animateurs ont émergé.

■ Comment les règles étaient-elles fixées ?

Olivier : Il n'y avait pas au départ de règles très précises. Il s'agissait d'un contrat de location. Chacun payait un loyer avec un engagement réciproque, c'était une forme de régulation, ce n'était pas un squat, un principe de responsabilité était posé, les valeurs d'entraide étaient affirmées. Je ne prenais personne en charge. Par mesure d'économie, et compte tenu des retards chroniques de loyers, il nous est arrivé de ne chauffer la maison qu'au premier décembre, les résidents, quelquefois, venaient alors dormir autour de la gazinière. Les repas étaient pris en commun. Chacun en était responsable à tour de rôle. Si la caisse était vide, et s'il n'y avait pas de repas, il m'arrivait de faire de grandes salades composées de toutes

sortes d'ingrédients... Notre table réunissait les gens les plus divers : déprimés, agités, timides, romantiques et même voleurs, qui perturbaient beaucoup la vie de la maison. Il y avait souvent des problèmes de santé, de délinquance et il fallait faire cohabiter tout le monde. Le lieu était très ouvert.

CRÉER LA CONFIANCE

■ **Tu as reçu beaucoup de gens meurtris par la vie.**

Olivier : Meurtris n'est peut-être pas le bon terme, du moins pas pour la majorité ; ils vivaient avec leur déviance et leurs problèmes et n'avaient pas nécessairement conscience de leur situation, ou trouvaient des moyens de s'en protéger. Les difficultés de l'existence leur étaient devenues naturelles, habitués qu'ils étaient à vivre dans la galère, dans l'insécurité, dans l'improvisation de leur vie ; ils arrivaient difficilement à entrer dans une énergie positive et dans une relation durable. C'était là, d'ailleurs, le véritable enjeu partagé avec mes animateurs.

Je me souviens de quelques-uns : Bob, un antillais, qui vivait très replié sur lui-même et qu'on ne voyait émerger qu'un bref moment chaque jour pour prendre un repas désespérément frugal. Martine qui passait ses week-ends à dormir. Beaucoup sont partis sans donner signe de vie, continuant sans doute leur errance. Il y a des souvenirs qui marquent plus que d'autres : Alain, qui ne disait pas un mot et qui était là entre deux séjours psychiatriques ; il restait assis sur le divan toute la journée. Un soir de Noël, j'avais réussi à le convaincre de venir chez ma mère, il n'a pas pu dépasser la boulangerie du quartier et est rentré à la maison. Il y avait Gilles, d'une totale gentillesse, qui se disait d'ailleurs croyant, et qui dormait avec un couteau sous l'oreiller, censé le protéger dans son errance de tour de France ; ou encore Ginette, qui est restée cinq ans dans la communauté. Un jour elle a voulu prendre des vacances chez sa mère. Elle ne l'a aperçue en fait qu'une seule fois, pendant dix minutes, et a passé le reste de son séjour au camping du village. En arrière-fond, il y avait des histoires familiales difficiles dont on ne parlait pas.

Certains comprenaient mal cette maison et les raisons de son existence, ils ne pouvaient pas croire à la générosité gratuite. Mais en même temps d'autres comprenaient complètement ses raisons, les admiraient, tout en transgressant constamment, pour eux-mêmes, les règles de l'entente paisible avec les autres. La communauté a vu passer des personnes étonnantes, avec parfois des histoires très chaotiques. Par exemple, Liliane qui avait été motarde dans sa vie passée au Havre et avait été agressée avec deux autres amies par trois voyous munis de couteaux. En se défendant avec des chaînes, elles avaient tué l'un d'entre eux et avaient été acquittées aux Assises pour cause de légitime défense. Nous avons une fois réussi à l'emmener aux sports d'hiver, en obtenant son adhésion deux heures avant le départ du train... Il y avait Alain, un grand alcoolique, qui avait une incroyable capacité à se faire des copains partout. La dernière fois que je l'ai revu, il m'a montré le pistolet qu'il cachait dans la boîte à gant de son véhicule. Cependant les (ex)délinquants n'étaient pas majoritaires.

Quelques-uns des résidents étaient des souffrants, vivant dans une angoisse profonde et quotidienne, à vif, que le moindre propos critique déstabilisait.

■ Tu as eu aussi des personnes qui t'ont beaucoup aidé ?

Olivier : Certains se sont parfois montrés beaucoup plus efficaces que je n'aurais pu l'être. Ils m'ont aidé à dynamiser la vie commune comme par exemple Bertrand, un gars d'une grande énergie, et d'un esprit pratique acéré, qui rêvait d'aller vivre de la chasse et de la pêche dans la jungle guyanaise, et qui finalement s'est posé là pendant cinq ans avant de réaliser son rêve. Il y a eu René, étudiant africain en informatique, qui nous a aussi adoptés après quelques frayeurs, et qui faisait venir régulièrement son groupe d'amis étudiants étrangers protestants pour de petites fêtes dansantes. Ces fêtes nous mettaient en contact avec des étudiants du monde entier et enchantaient les résidents qui habitaient sur place. Il est resté cinq ans. C'est en partie grâce à eux que ce lieu a pris sa physionomie.

Parmi les grandes figures de la communauté, il y a eu Arthur, un voisin, aujourd'hui décédé, et qui est venu prendre ses repas chez nous pendant un an, tous les jours, parce qu'il n'avait rien à manger, tout cela se passait avant l'instauration du RMI. C'était quelqu'un qui avait une extraordinaire perspicacité, un talent de conteur, et qui a fait les joies de nos soirées. C'était pour moi un compagnon de route, le témoin de notre histoire. Nous sommes allés ensemble à Pontigny faire de la maçonnerie et à Fontenay pour un cours de Bible.

J'ai reçu de façon dominante des gens paumés. Je n'avais pas beaucoup d'expertise pour mener tout cela et nous avons eu une sorte de responsabilité collective...

Des gens normalement insérés dans la société pouvaient se sentir mal à l'aise, comme ce copain, qui était cadre à la poste, il était parfois un peu traumatisé par nos petits événements, nous étions cependant proches et cela m'a bien soutenu le moral.

■ Tu as quand même vu des gens évoluer ?

Olivier : Pour bouger, il faut le désirer et beaucoup recevoir des autres. Certains évé-

nements ont pu favoriser des évolutions et certains ont trouvé là un lieu qui leur a permis de faire un pas. Moi, je n'ai apporté que ma constance et ma patience.

C'est sûrement assez difficile pour quelqu'un qui est installé dans un parcours d'insécurité ou de mensonge et de délinquance, de se retrouver dans une maison comme la nôtre qui proposait d'autres valeurs de partage, de respect des gens, d'écoute. C'est très déstabilisant. C'était très loin de leur monde, et la communauté ne leur apportait pas une sécurité matérielle suffisante pour avancer, cela demandait une grosse compétence que je n'avais pas.

Il y avait aussi les gens avec des gros ennuis de santé, avec une angoisse démesurée, c'est difficile dans ces conditions de changer quelque chose dans sa vie.

Il y a eu cependant des gens qui ont fait un chemin extraordinaire : Pierre, issu de parents décédés et déchu de l'autorité parentale. Dans les années difficiles de son enfance, il avait rencontré des éducateurs qui l'avaient déjà marqué et avaient donné une ouverture à sa vie ; il avait tout de suite adhéré à ce projet

de la communauté. Il la défendait toujours dans les tourmentes, je crois qu'il a réellement fait un bout de chemin avec nous.

Je me souviens d'Hamoud, un immense et beau gaillard, Touareg d'origine, délinquant récidiviste, sortant tout droit de Fleury-Mérogis et qui avait sous la gorge la cicatrice faite par la lame de couteau qui avait manqué sa cible. J'ai eu avec lui une amitié qui a duré des années. Il a fini par accepter de rentrer chez lui, en Algérie, pour purger les cinq années de prison qui l'attendaient, ce qui me paraissait la seule issue possible à sa dérive.

■ La maison a vécu à des rythmes assez différents au fil de temps ?

Olivier : Nous avons effectivement traversé des périodes très différentes : des phases de déprime, de repli sur soi et de mutisme, où chacun se réfugiait au fond de sa chambre, des phases hyperactives, de jour comme de nuit. Je me souviens d'un résident qui avait transformé l'atelier pour en faire sa chambre d'habitation. Mon voisin n'oublie pas les clous plantés toutes les nuits pendant

des jours, ni plus tard la musique de Johnny à fond la nuit ! Il y avait beaucoup d'alternance dans le comportement des gens, à l'image de Pierre qui jouait à la fois un rôle très positif avec de grandes capacités de sympathie et d'enthousiasme, mais qui était aussi capable de s'emporter de façon incontrôlée. Une nuit, il m'a réveillé pour me dire qu'il venait de tuer sa copine, ce qui heureusement n'était pas le cas. Après son départ, il est revenu à deux occasions, la première fois il a déclenché une grande bagarre et la seconde fois, il a tiré sur un résident avec un pistolet d'alarme. Ce sont des personnalités qui avaient du mal à rester en place et nous ont fait vivre des épisodes spectaculaires qui heureusement ne m'afectaient pas trop. Une veille de Noël, Hamoud avait bu un alcool fort, introduit en contradiction avec la règle de la communauté ; ç'a été un délire terrible où il se pensait menacé par tous. Il a donc sorti son couteau et a commencé à poursuivre tout le monde ; chacun s'est réfugié où il pouvait : sur le toit, dans la rue, il a heureusement accepté que je le ceinture. La soirée s'est poursuivie calmement avec de nou-

veaux invités qui arrivaient en ignorant tout de ce qui venait de se passer.

LA TRANSFORMATION DU LIEU D'ACCUEIL

■ **Tu as ensuite fait évoluer assez rapidement la structure de la maison. Pourquoi ?**

Olivier : Deux éléments ont provoqué ce changement.

Le premier est lié à la maison qui devenait véritablement insalubre. L'humidité la rendait à peu près inhabitable. Il y avait des trous dans les murs et des fuites au toit. Grâce à l'un des résidents nous avons été contactés par une entreprise d'insertion et par la DDASS. Un projet de réhabilitation est donc né. J'étais entrain de commencer les travaux quand un résident m'a fait cadeau d'un super cocard dans la figure. Ce fut la goutte d'eau qui a fait déborder le vase et m'a entraîné dans un changement plus radical. Je supportais de ne pas avoir de reconnaissance de la part des résidents, mais pas de me faire casser la figure.

Cela a provoqué plein de changements. J'ai tout d'abord entamé une longue formation en psychologie appliquée, qui a finalement duré dix ans. J'ai ensuite cherché un partenaire institutionnel et des associations pour ne plus rester seul. Il fallait me situer sur un besoin et une logique repérable, pour pouvoir collaborer avec des professionnels. Un lien s'est ainsi établi avec la commission d'urgence sociale du département pour les personnes sans logements. Une association a été créée, la communauté s'est désormais appelée "Karibu" ce qui veut dire "bienvenue" en swahili, la langue nationale de la Tanzanie.

Parallèlement, nous avons poursuivi la réhabilitation de la maison. Des studios indépendants ont été construits. L'espace habitable a doublé et les normes de confort se sont sensiblement accrues. Lorsque la maison nous a été livrée, à l'état brut, encore difficilement habitable, il s'est trouvé que la totalité des résidents, pour la première et unique fois dans l'histoire de Karibu, étaient des professionnels du bâtiment, et ont posé activement et bénévolement, enduits, peintures, papiers peints, cheminée.

■ **Quelle population accueilles-tu maintenant ?**

Olivier : Essentiellement des étrangers, des familles africaines. Au début le mélange des origines rendait les choses un peu plus difficiles et on a donc cherché plus d'homogénéité. Désormais, et c'était là la nouveauté, les familles qui quittent Karibu sont relogées dans de grands appartements, en HLM dans les Hauts-de-Seine. Je n'assurais pas cet "après-vente" pendant la première période. Autre nouveauté : quand une difficulté survient, je suis assisté par des travailleurs sociaux. Je suis dans un système de sécurité matériel et psychologique beaucoup plus grand.

À la demande des familles les repas sont finalement pris séparément. La diversité des alimentations était source de trop de tensions. Dans la pratique les familles se groupent par affinité, et les enfants mangent ensemble.

L'autre donnée nouvelle, c'est l'arrivée des enfants. Des dizaines d'entre eux sont déjà passés à la maison. Les enfants africains ont apporté leur spontanéité et leur joie de vivre. C'est une énergie positive qui régule tout le

groupe adulte. Ils donnent le rythme pour les repas, le coucher. La vie s'organise autour d'eux. Aujourd'hui, j'ai une relation forte avec eux. J'emmène les plus grands faire les courses, pas plus de trois à la fois, cependant, pour éviter de créer un mouvement de panique dans les magasins. Je les emmène aussi à la piscine.

Dans ce domaine, un événement a beaucoup marqué la communauté : nous nous sommes en effet retrouvés avec la responsabilité de deux filles zairoises de 6 et 7 ans. Leur mère s'est trouvée bloquée en Afrique pendant deux ans, par manque de papiers. Les professionnels se sont concertés et ont proposé au juge des enfants de les laisser sur place en attendant le retour de la mère. Le juge pour enfants me les a donc confiées au moyen d'une ordonnance de garde. On s'en occupait à trois : Monsieur Louis, résident au lourd passé institutionnel, au look indescriptible, qui les emmenait à l'école avec la plus grande ponctualité, un ami de la mère qui s'occupait du quotidien, nourriture, lessive... et moi qui m'occupais des papiers et des loisirs. Le retour de la mère, arrivée sans prévenir, après

deux ans de ce régime, a été une grande et heureuse surprise.

Toutes ces familles sont généralement chaleureuses, positives, courageuses. Leur vie familiale est très intense et peut tout de même laisser, de temps en temps, de la place pour les activités festives de Karibu. J'ai continué à accueillir parmi elles des personnes en difficulté.

■ Les fêtes ont toujours ponctué la vie de la maison ?

Olivier : Effectivement, cela a toujours constitué un aspect important de notre vie commune. La maison est installée dans un quartier tranquille, dans une rue qui n'est pas très passante et que nous pouvions annexer à cette occasion sans inconvénient. Nous invitions les amis des uns et des autres, les collègues de travail, les voisins. Ces fêtes provoquaient un très grand brassage et l'on y voyait des gens de milieux complètement différents : retraités ouvriers du quartier, voisins arméniens et portugais, collègues de travail et syndicalistes, amis de tout horizon, on sortait des cloisonnements habituels et cela touchait beaucoup de ceux qui y participaient.

UN ENGAGEMENT DE NATURE SPIRITUELLE

■ Qu'est ce qui t'a fait tenir au cours de ces années ?

Olivier : À un premier niveau, je peux répondre que mon travail professionnel, que j'ai exercé jusqu'à ce jour, à temps plein, au Ministère de l'Emploi et de la Solidarité, m'a apporté un équilibre et une compensation à ce que je vivais à Meudon. Mes collègues de travail constituaient un milieu de travail plus calme, plus stable et finalement plus rassurant. Je n'ai par ailleurs jamais sacrifié mes loisirs ou mes vacances qui ont été l'occasion de fortes expériences, notamment avec le Nicaragua et par la suite avec d'autres pays. Je retourne cet été en Roumanie, pour la troisième fois ; nous y attend une petite équipe qui va créer une activité EMMAÛS avec des jeunes vivant à la rue.

Mais à un autre niveau, plus profond, il y a la dimension spirituelle que je n'arrive à exprimer réellement qu'aujourd'hui. J'ai milité intensément dans le syndicalisme, depuis la fac, et j'ai été, un temps, sympathisant organi-

sé, puis militant à l'extrême gauche. Inutile de dire que je me retrouvais ainsi avec des gens d'horizons tout à fait différents, et qui plus est, ouvertement anti-religieux. Il m'était à la fois impossible d'introduire la foi comme quelque chose de signifiant, et je ne pouvais imaginer ma vie sans cet engagement spirituel. J'avais besoin d'inscrire l'engagement de ma vie dans un rapport social différent que celui que m'offrait une administration. Je faisais là mon chemin dans une certaine forme de radicalité évangélique que je souhaitais inscrire dans ma vie. Le fait de poser des actes avec un tel contenu symbolique me semblait essentiel et prioritaire.

J'ai trouvé pour me dire à moi-même le sens de mon engagement la parole de quelques grands engagés : Jean Vanier par exemple : « *Aimer, c'est respecter toutes les distances que met l'autre, respecter le mouvement qui est en lui, sans le brusquer ni chercher à détruire ses barrières de protection.* » Dans ma communauté, beaucoup ne se dévoilaient pas et n'étaient pas dans une relation de confiance. Et cela, je devais le respecter. J. Vanier le dit avec des mots très justes. Fina-

lement l'expérience la plus cruciale qu'on peut faire avec les autres, c'est de les aimer, mais c'est un long chemin qui résiste en soi.

Sur un autre registre, l'abbé Pierre dit quelque chose qui m'apparaît fondamental : « *L'action humanitaire, c'est d'abord une indignation, ensuite une persévérance, enfin une compétence.* » C'est exactement le chemin que j'ai parcouru. J'ai vécu une démarche intérieure mais qui était complètement dépourvue de savoir-faire pratique, et qui, compte tenu de ma propre fragilité, était audacieux. Est venu le temps des grandes remises en cause ; fallait-il persévérer dans une entreprise qui semblait échouer ? Et puis est venu la compétence, avec dix ans de formation, les alliances avec d'autres partenaires, l'expérience aussi.

Ailleurs, l'abbé Pierre a écrit : « *S'unir pour combattre la misère est un devoir sacré.* » Quatre mots qui signifient que la justice est un combat, qu'elle est une affaire collective et qu'enfin il s'agit de quelque chose de sacré, d'une dimension fondamentale de la vie. Ce sont des mots faits pour orienter l'existence, qui viennent chez moi

s'ajuster comme une réponse à la question qui a traversé ma vie : Quelle est la volonté ou l'attente de Dieu ? Que dois-je faire pour y répondre ?

Cette requête de justice, cette dimension des autres, je l'ai également trouvée dans un texte de Michée : « *Ce que le Seigneur attend de toi, rien d'autre que d'accomplir la justice, d'aimer avec tendresse et de marcher humblement avec ton Dieu.* » La volonté de Dieu, c'est d'être dans ces trois registres. Voilà mon programme de vie, ma feuille de route, je puis aussi dire : ma sortie de la désespérance. Il y a deux fortes phrases de Camus qui ont eu une grande résonance pour moi : « *Dans la clameur où nous vivons, l'amour est impossible et la justice ne suffit pas.* » Ça a été l'expérience de la communauté. À certains moments, je me suis retrouvé proche de l'absurde et je me suis dit que cela n'avait aucun sens de poursuivre. Camus a dit encore : « *S'il y a un péché contre la vie (...) c'est d'espérer en une autre vie et de se dérober à l'implacable grandeur de celle-ci.* » (Noces). Camus confie qu'une des sources de son athéisme provient du constat de cette dérobade.

■ Tu te réfères aussi à un texte de Gaudium et spes ?

Olivier : Oui, c'est un texte lumineux pour moi, qui vient clore une étape de grand divorce entre l'Église et les aspirations humaines des gens : « *Les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des hommes de ce temps, des pauvres surtout, et de tous ceux qui souffrent sont aussi les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des disciples du Christ.* » C'est pour moi un texte majeur. Il situe l'Église dans sa vocation fondamentale : partager la vie des gens blessés et faire que ce soit possible sans se payer de mots. L'Église n'est pas toujours lumineuse mais je trouve qu'elle l'a été dans ce texte. L'Église peut barrer la route de la quête spirituelle des gens, c'est ce que finalement a dit Camus, mais elle a aussi le pouvoir de l'ouvrir, et nous avec elle, pour l'homme. Elle reste dans cette ambivalence, comme toute entreprise humaine. Vingt-cinq ans après le début de la communauté, je réalise à quel point ce lieu a relevé de l'utopie. Il reste aujourd'hui fragile mais présente en même temps quelque chose de fondateur. C'est un lieu qui a eu une résonnan-

ce pour beaucoup. Il est symbolique. Bernard Hanrot nous avait un jour confié que c'était pour lui un privilège de partager l'existence de ses camarades immigrés. Je participe de ce privilège, à temps partiel, pourrais-je dire, avec humour, puisque je ne fais qu'habiter avec les immigrés. Le partage de vie m'offre une modalité privilégiée pour humaniser ma propre vie. Cet objectif n'est-il pas l'horizon indépassable de l'histoire humaine ? Si mon caractère m'a conduit à relever les défis qui se

présentent, fussent-ils inaccessibles ou dangereux, j'ai d'abord voulu faire de ma vie un chemin spirituel, être serviteur de la vie en lien avec les autres... Pierre Claverie disait : « *J'ai besoin de la vérité des autres.* ». Cette formule est magnifique, elle est faite pour parler à notre modernité, qui a tant besoin d'entrer dans la reconnaissance de la valeur des autres. Aujourd'hui, mon partage de vie avec des Africains devrait en être une nouvelle occasion.

La Table de Cana / La prison de La Santé

par Franck CHAIGNEAU

**Franck CHAIGNEAU, Jésuite,
membre de l'équipe "Précarité"
de la MDF depuis une dizaine d'années,
est Président-Fondateur de
La Table de Cana et, depuis octobre
1999, aumônier à mi-temps
à la prison de La Santé à Paris.**

■ **Pouvez-vous, d'abord, nous parler rapidement de La Table de Cana ?**

Ce n'est pas compliqué ! Il s'agit d'une entreprise d'insertion, activité traiteur.

Entreprise veut dire exigences commerciales, exigences dans la gestion, exigences dans la qualité des produits, des livraisons et du service de table, pour que les clients soient satisfaits et repassent commandes.

Entreprise veut dire recherche de bénéfices pour pouvoir se développer.

Insertion veut dire que la finalité n'est pas de distribuer un maximum de dividendes aux actionnaires, mais de fournir un maximum de travail à des personnes exclues du marché du travail.

Insertion veut dire "insertion par l'économique", ce qui n'est pas le même domaine que l'insertion par le logement, par l'alphabétisation, par la culture, par la formation..., mais insertion par le travail rémunéré.

Les personnes en insertion, encadrées par des bons professionnels de la restauration, ont deux missions : premièrement se former en faisant du bon travail avec un grand souci de qualité ; deuxièmement chercher et trouver du travail, aidé par La Table de Cana.

La première Table de Cana à Montrouge, créée il y a une quinzaine d'années, représente 12 MF de chiffres d'affaires avec 33 postes d'insertion équivalent temps plein, soit une cinquantaine de personnes en insertion, présentes continuellement, et une centaine qui passent chaque année.

D'autres Table de Cana, ou entreprises liées à mon Association, existent sur la France. Il s'agit d'une dizaine de Maisons qui sont

dans la restauration – traiteur ou restauration collective – et qui sont entreprises d'insertion.

■ Vous parlez d'association. Vos Tables de Cana sont donc des Associations loi 1901 ?

D'abord ce ne sont pas "*mes*" Tables de Cana ! Elles sont toutes indépendantes. Certaines sont effectivement des associations et d'autres des SARL. Dans quelques-unes de ces dernières, mon Association détient 51 % des parts ou plus, comme à Montrouge. Dans d'autres j'ai uniquement une minorité des parts. Lorsque j'ai la majorité, je ne fais pas la loi ! Ce sont les gérants qui les dirigent et, juridiquement, j'ai très peu de pouvoir sur eux, si ce n'est de les révoquer. Ça, ce n'est pas difficile ! Ce qui est difficile, c'est de trouver des hommes ou des femmes pour les remplacer qui soient des bons professionnels et adhèrent à l'insertion. Ils sont rares.

Donc les Tables de Cana ne reposent pas sur une structure juridique, mais sur les hommes qui les dirigent.

Elles reposent aussi sur les chefs de cuisine, de pâtisserie, de logistique et de service, des hommes ou des femmes indispensables,

qui font de la qualité et en même temps forment les personnes en insertion. Une fois que ces bénéficiaires des postes d'insertion sont formés, il faut les voir partir et en prendre d'autres à former ! C'est contradictoire avec les habitudes du métier, où l'on garde les bons et l'on cherche à se séparer des moins bons !

■ Vous demandez donc beaucoup à vos chefs de cuisine. Ce sont des chrétiens ?

Pas forcément. J'ai eu une juive, un militant du Parti Communiste très anticlérical et d'autres provenances idéologiques... Une fois j'ai eu un séminariste ; ça n'a pas été une grande réussite ! Pour les embaucher je ne demande pas le certificat de baptême, ni la religion.

Ce sont des professionnels généreux, aimant transmettre leur métier.

■ Alors, qu'est-ce qui fait que l'inspiration chrétienne, qui devait être votre motivation à l'origine, est présente ?

Cette inspiration chrétienne est toujours présente ! Effectivement elle n'est pas dans le discours. Elle est dans la pratique.

Quand les disciples de Jean-Baptiste sont venus demander à Jésus ce qu'il faisait, ils ont eu cette réponse : « *Venez et voyez, les aveugles retrouvent la vue, les lépreux sont purifiés, les boiteux marchent droit, les sourds entendent, la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres.* » À La Table de Cana, les exclus retrouvent leur place dans la société.

Il s'agit d'une pratique du Salut. Pour moi le Salut c'est la sortie de l'emprise du péché grâce à la force qu'apporte la grâce, l'Amour. Le péché dans le monde n'a pas le dernier mot, même lorsqu'il triomphe, comme à la Croix. Les personnes en insertion sont sous l'emprise du péché collectif : la société rejette ceux qui ne sont pas immédiatement performants. À La Table de Cana, ils se libèrent de l'emprise du rejet.

Ou bien il s'agit de « *la militance chrétienne par l'économique* » comme me l'a révélé une sociologue venue étudier La Table de Cana. Elle rendait compte, par cette expression, du comportement de tous les bénévoles chrétiens, très nombreux, qui aident cette entreprise dans des tâches économiques,

sans être en contact direct avec les personnes en insertion. C'était l'évocation de la différence entre la charité vécue dans la relation d'aide aux personnes exclues (faire la charité...) et la charité vécue en acceptant un détour par une activité économique (commercial, finance, conseil technique de toutes sortes...) pour faire croître le Royaume de Dieu : que l'amour triomphe.

■ Une dernière question sur La Table de Cana : Pourquoi l'avez-vous créée ?

J'étais ingénieur en informatique chez Total et je commençais à m'ennuyer dans ce travail très technique... J'étais en relation avec des "Sans domicile fixe" – des gens désignés par la négative ! Ils sont des "sans"...

Je me suis aperçu qu'ils étaient "avec" une bonne capacité d'analyse sur la société et porteur d'inspirations : ils voulaient travailler. Travailler, pas comme moi-même – ils m'estimaient "récupéré" par le système, travaillant de 9 heures du matin à 18 heures ! Ils voulaient travailler à leur rythme, au lieu de faire la manche, « *garder leur liberté* »... comme ils disaient !

J'ai eu beaucoup d'idées que je leur soumettais. Ils les trouvaient plus ou moins intéressantes, jusqu'au jour où j'ai pensé à l'activité traiteur. Il s'agissait d'une activité épisodique – ce qu'ils voulaient – assez valorisante et dans une ambiance conviviale. J'avais conscience que s'ils étaient dirigés par un agent de maîtrise qui leur crierait dessus toute la journée, ils ne tiendraient pas plus de deux jours !

Avec eux et beaucoup de bénévoles, puis avec des professionnels, j'ai démarré puis continué. Ces SDF étaient supermotivés. « *T'en fais pas, Franck, on assure...* » résume la culture des débuts.

Je me suis aperçu au bout de quelques mois que plus ils travaillaient, plus ils redevaient du travail. Leur demande de « *travail épisodique, quand ils en avaient envie* », était leur manière de se protéger : ils se gardaient la possibilité de dire, en cas d'échec, « *de toute façon cette histoire de travail ça ne nous convient pas, on préfère notre liberté* ».

Comme tout le monde, ces personnes "sans", si elles ont la possibilité de réussir, elles révèlent leur positivité : leur capacité à produire. Leur liberté se trouve alors dans le travail !

J'en ai déduit que si on voulait lutter contre l'exclusion, il fallait :

- écouter ceux qui nous disent ce qui ne va pas dans la société,
- utiliser nos compétences d'ingénieur (personnes ingénieuses) pour trouver des solutions,
- tester ces solutions auprès des personnes concernées,
- créer des structures qu'elles habitent et utilisent,
- faire évoluer ces structures en fonction de leurs aspirations.

C'est ainsi que La Table de Cana est passée du stade d'entreprise pour travail épisodique au stade entreprise d'insertion.

■ C'est la même démarche qui vous a donné l'envie de devenir aumônier de prison ?

Oui et non !

Oui : lorsque dans l'industrie on veut évoluer, on suit soit le produit, soit le client. En ce qui me concerne, le produit, l'activité économique, La Table de Cana s'en occupe par sa politique de développement. Pour le client, les personnes en prison représentent une "clientèle en amont" de celle accueillie à

La Table de Cana. Il était logique que j'aille la rejoindre.

Non : car les personnes détenues ne m'ont rien demandé.

Cependant, sur place, la démarche est la même. Les prisonniers me disent ce qui ne va pas et c'est avec eux que je peux chercher le chemin pour qu'ils tirent le bien du mal. Ça va de l'approvisionnement de la cellule en produits indispensables (comme le papier hygiénique, à qui faut-il le demander ?) aux Exercices Spirituels de saint Ignace dans la vie en prison, en passant par la conception des célébrations bien adaptées ou la recherche d'emploi pour préparer la sortie.

■ C'est quand même deux activités très différentes, d'un côté vous êtes chef d'entreprise et de l'autre curé de paroisse !

Ce terme "curé de paroisse" me va bien. Effectivement il s'agit d'une paroisse. Plutôt du style paroisse de campagne où les gens habitent et travaillent sur place, que du style paroisse de ville où les gens vivent peu sur place et ne se connaissent pas. Mais paroisse avec 25 % de pratiquants, et des hommes ! Qui dit mieux ?

Le travail des deux côtés ne me semble pas différent.

Des deux côtés, il y a une politique à avoir – ce qu'on appelle la pastorale, dans l'Église.

Des deux côtés, il y a des relations avec l'administration ou les administrations.

Des deux côtés, il faut écouter, essayer de bien comprendre les demandes, prendre le temps pour entendre à un deuxième niveau : découvrir le style de chacun, deviner les motivations, évaluer ce qu'il est juste d'entreprendre, parier sur le zèle pour l'insertion ou la conversion.

Des deux côtés, il faut que je mobilise mes compétences soit en restauration, gestion, management... soit en bible, accompagnement spirituel, liturgie, animation...

Des deux côtés, il faut compter sur une altérité : d'un côté l'insertion a du sens et mobilisera les responsables et les clients, de l'autre, l'appel à la vie pour d'autres apportera l'envie de changer.

Des deux côtés sont posés des problèmes de fond sur la société : tout le domaine de la politique sociale et de l'insertion d'un côté,

tout le domaine de la justice, de la punition, de la rétention... de l'autre.

■ **À La Table de Cana vous œuvrez pour la libération du péché collectif, l'exclusion. À La Santé, de quelle sorte de libération s'agit-il ?**

Je suis peu habilité pour en parler, je n'ai que cinq mois d'expérience. À première vue je dirais une banalité : la libération de la violence.

■ **C'est-à-dire ?**

Violence de l'enfance, violence du sentiment de ne pas avoir été aimé, violence de la facilité apportée par la drogue avec l'évasion immédiate ou l'argent facilement gagné, violence de la consommation sur laquelle repose notre économie, violence de la Justice, violence des écarts de niveau de vie qui, de plus, se retrouve en prison, violence de la punition qui consiste à infantiliser plus qu'à faire peiner et réfléchir pendant une période courte, violence de la société qui continue à rejeter celui qui a "payé" par son passage en prison...

■ **Mais il n'est peut-être pas banal de dire comment vous abordez cette réalité ou bien cette action de libération, à la prison ?**

Là je suis plus à l'aise car il s'agit de mon expérience habituelle : je cherche à faire naître des projets.

Vous ne me l'avez pas demandé, mais pour moi, l'insertion est réussie à La Table de Cana si les personnes qui la quittent partent pour vivre leur projet : embauche, retour au pays, se suffire du RMI, passer à la retraite anticipée, continuer à travailler s'il y a incarcération, aller travailler en province...

À la prison, le projet d'insertion à la sortie est plus ou moins présent et très aléatoire en fonction de l'énergie des travailleurs sociaux qui ont pour mission de le faciliter. La culture ambiante n'y porte pas : celui qui avoue à ses codétenus qu'il veut changer, se ranger, refaire sa vie... est considéré comme un faible : « *Tu déprimes, la prison t'atteint* ». La norme est au contraire « *moi 'ils' ne m'atteignent pas, "ils" s'imaginent me faire changer..., au contraire, grâce à la prison j'ai appris des tas de choses et je serai plus performant qu'avant dans mes délits.* » Ou encore « *j'y mettrai le temps qu'il*

faut, mais je me vengerai... ».

En revanche, la souffrance morale aidant, la quête de vie intérieure est très présente, depuis la manifestation la plus primitive comme l'attachement aux croix ou aux médailles, jusqu'à la conversion profonde, sans savoir ce qu'elle donnera à l'extérieur, vu les aléas de la vie à la sortie et l'accueil peu probable des communautés chrétiennes pour un ancien détenu.

La libération, puisque c'est le thème de votre question, consiste à retrouver les désirs profonds qui nous animent et à prendre les moyens pour les vivre. La démarche spirituelle est, pour moi, la fine pointe de cette recherche.

La prière permet un vis-à-vis avec l'histoire du Peuple sauvé, avec Jésus, avec Dieu incarné, avec les Premiers Témoins du Christ... Vis-à-vis nécessaire pour laisser remonter ce qu'il y a de meilleur en nous. La société, le monde comme dirait St Paul, ne permet de faire remonter que nos aspirations à la puissance, à la consommation, à la jouissance, au pouvoir, au plaisir, etc...

Si l'on cherche la fine pointe de l'homme, du côté de sa capacité à vivre le bien, on trouve Dieu ou l'Esprit et réciproquement.

À la prison, je suis donc à l'aise pour saisir toutes les occasions qui permettent cette démarche : discussion sur l'insertion à la sortie, amour des enfants, projets, groupes de discussions sur des thèmes spirituels ou autres, célébrations, lecture de la bible individuellement ou en équipe, fiches du jubilé... Il ne s'agit pas d'un travail d'animateur de groupe, car l'attention portée uniquement sur la recherche d'un bon moment passé ensemble est nécessaire mais pas suffisante. L'objectif est l'éveil à la vie intérieure.

Je trouve, à La Santé, un plus par rapport à La Table de Cana où il n'est question que des projets d'insertion. À La Santé, c'est l'homme dans sa globalité que l'on peut accompagner.

■ Que diriez-vous pour conclure ?

Ma prière, pour vivre la contemplation dans l'action ou l'union à Dieu en toutes choses, a changé.

Pour relire ma journée ou trouver le sens de ce travail aussi varié que les rencontres que je fais, qui vont du petit truand des quartiers à risques jusqu'aux grands escrocs de la mafia qui vivent bien en prison, en passant par les accusés de pédophilie, ou encore les directeurs des Table de Cana et les grands patrons des grosses entreprises qui les soutiennent, ma méthode de prière est la suivante :

Seigneur,

- pourquoi m'as-Tu envoyé celui-là ou ceux-là ?
- que faisais-Tu à ses côtés ou à leurs côtés ?
- comment trouves-Tu que je me suis comporté ?
- que pouvons-Nous faire ensemble pour l'aider ou les aider à progresser ?

Il ne s'agit plus d'une prière ou d'une contemplation pour développer ma connaissance du Seigneur et mon union à Lui, mais pour être son partenaire dans l'évangélisation.

Enseigner en ZEP

par Nicolas RENARD
membre de Galilée

**Professeur et coordonnateur de ZEP
(Zone d'Éducation Prioritaire),
Nicolas fait partie de l'équipe
"Précarité".**

**Il a fait le choix d'enseigner
aux jeunes des banlieues
dans les lycées professionnels.**

*« Ne laisse pas souffrir celui qui a faim
ni s'irriter celui qui est dans la misère. Tu
seras alors comme un Fils pour le Très
Haut » (Si 4, 2 et 10).*

Cette phrase du Siracide dit à sa façon ce qui a pu me pousser à aller enseigner dans les lycées professionnels, après avoir enseigné un moment la philo en classe Terminale ; je percevais que ma foi dans le Dieu de Jésus-Christ

devait se nourrir d'un engagement en direction des moins riches de notre société. Mon environnement familial et éducatif avait déjà développé une sensibilité aux différences sociales. Il me semblait et il me semble toujours aujourd'hui que la confession de Jésus-Christ était indissociable d'un souci de l'autre et en particulier du plus pauvre. L'évangile ne parle pas du grand horloger mais d'un homme-Dieu, véritable être de chair, totalement présent dans le lieu où s'est déroulée son existence et toujours attentif aux plus pauvres.

Je plongeais donc dans un univers qui m'était peu familier, venant d'une famille riche de savoir, de pouvoir et d'argent. Et j'allais essayer de former ceux qui étaient rejetés de façon précoce du système scolaire. Les aider à s'exprimer me semble encore aujourd'hui un moyen d'émancipation essentiel, une façon de leur permettre d'exister face à ceux qui ont été mieux dotés dans la vie. La difficulté à s'exprimer par oral et par écrit est un handicap fondamental dans la vie sociale, peut être plus encore que le manque d'argent.

Il colle en effet à la peau et il marque profondément la conscience et l'inconscient de ceux qui toujours se sentent en infériorité face à celui qui s'exprime bien. On peut changer avec une certaine rapidité de statut social ou de niveau de vie. On n'accède pas aussi rapidement à une expression de soi plus facile.

Des univers difficiles à relier

Me voici donc parti dans cet univers et tout de suite m'est apparue la grande différence qui me séparait des élèves et la difficulté qu'il y avait à être en phase avec eux, à être attentif à leur univers personnel tout en restant exigeant et en leur proposant une progression rigoureuse, un enseignement qui se tienne. D'où vient cette difficulté ?

Elle tient évidemment à la différence d'âge, de milieu social, de structure familiale, de croyances religieuses, d'histoires personnelles. Je sens ma différence avec mes élèves, de même que je perçois ce qui peut les séparer de mes propres enfants ; mais je sens aussi ce

qui les sépare les uns des autres dans leurs histoires individuelles et collectives, notamment pour ceux qui ont vécu directement ou indirectement l'histoire d'une migration à partir de pays très différents d'Afrique noire ou d'Afrique du nord par exemple... Il n'est pas facile dans ces conditions de viser juste dans le choix d'un texte, d'une sortie, d'un voyage. Tel livre de science-fiction de Barjavel qu'on pensait facilement accessible n'aura pas de succès, alors que des tableaux abstraits du musée d'art moderne ou les grandes fresques historiques de Rubens que je les emmenais voir avec plus d'appréhension leur auront beaucoup plu. Ce qui plaît un jour à une classe ne plaît pas nécessairement à une autre classe le lendemain ! Heureusement les voyages en car m'auront un peu familiarisé avec les musiques du moment !

Mais la difficulté à communiquer tient à un autre facteur : le fait que la plupart des élèves ont une histoire personnelle marquée par l'échec scolaire. Dans un monde qui valorise beaucoup le savoir intellectuel et les diplômes, l'univers scolaire est impitoyable

pour celui qui ne réussit pas à se maintenir au niveau du groupe et qui se sent toujours stigmatisé d'une façon ou d'une autre. Quelle que soit l'attention ou la délicatesse des maîtres successifs de ces élèves en échec, ils n'ont pu éviter que l'élève fasse l'expérience d'être moins bon que les autres, avec tout ce que cela peut avoir de destructeur chez un jeune qui construit peu à peu l'image qu'il se fait de lui-même. La traversée d'un échec ponctuel ou passager n'est pas dramatique. L'expérience de l'échec pendant neuf ou dix années sera beaucoup plus ravageuse. Les causes de ces difficultés peuvent être très diverses et seront déterminantes dans les attitudes de ceux qui seront ensuite orientés vers l'enseignement professionnel : il peut s'agir de difficultés personnelles liées aux capacités plus ou moins importantes que nous pouvons avoir les uns et les autres, ou encore de difficultés liées à l'histoire de la famille et du milieu dans lequel vit l'enfant.

On pourrait enfin ajouter à ces facteurs l'image assez négative que les jeunes peuvent se faire de leur milieu et du quartier où ils

habitent. Ils perçoivent bien les différences qui existent au sein de la société et sont très attentifs à tous les messages publicitaires qui les invitent à consommer. Une image négative de la banlieue se développe, que les opinions contribuent à entretenir et qui, là encore, ne leur donne pas une image très valorisante d'eux-mêmes.

La difficile "fusion des horizons"

Tous ces facteurs réunis contribuent à faire de la communication avec les élèves un défi permanent pour l'enseignant que je suis. Paul Ricœur parle de la "fusion des horizons" qui doit se produire dans toute communication qui vise à être autre chose qu'un pur dialogue de sourds. L'échange nécessite en effet un minimum de compréhension de l'univers de l'autre pour qu'on puisse parler à peu près des mêmes choses. Je sens que c'est là le défi qui nous est lancé : de pouvoir pénétrer au moins partiellement dans le monde des jeunes qui sont en face de nous et qui sont souvent marqués par une certaine souffrance.

Cela suppose d'être attentif aux élèves, de les respecter et de les écouter. Le professeur n'est ni une assistante sociale ni un psychanalyste. Son rôle n'est pas d'aider les élèves pour trouver les solutions à leurs difficultés personnelles et familiales, et d'autres personnes sont plus compétentes pour le faire. Il reste enseignant avec un savoir à dispenser selon une progression adaptée. Mais je ne peux faire ce travail sans être attentif au parcours de chacun et à son vécu propre. Être parent fait prendre conscience de l'importance d'un dialogue avec ses propres enfants, même s'il est parfois un peu rugueux. La relation avec des élèves de l'enseignement professionnel n'échappe pas à cette même exigence d'écoute et de dialogue.

C'est à cette condition que la confiance peut s'établir. Peut-on travailler avec des élèves sans se préoccuper par exemple de leur éventuelle consommation de drogue ? Et comment aborder cette question sans un réel respect mutuel ? Le seul rappel de la loi restera vain et seule une relation de confiance peut laisser espérer une avancée dans ce domaine.

Je l'ai déjà dit : le défi est constant. Comment en effet gérer cette classe ni trop bonne ni trop mauvaise mais qu'une élève perturbe profondément parce qu'elle a vécu l'expérience terrible d'un grave accident de moto où son petit copain a été tué sous ses yeux ? L'exclure de la classe en espérant que les deux ou trois autres élèves qui pâtissent sérieusement de son influence redresseront le cap ? D'un certain point de vue, c'est la seule solution pour l'institution scolaire si elle veut procurer de bonnes chances de progresser au reste de la classe. Et pourtant, comment ne pas essayer de tenter de donner à nouveau sa chance à Latifa pour lui éviter de s'enfoncer définitivement en la renvoyant à un univers familial impuissant et à la rue avec les tentations qu'elle présente.

Le cas de cette classe n'est pas isolé et sans cesse nous devons établir un arbitrage délicat entre l'attention à des jeunes plus particulièrement perturbés et le groupe que nous devons faire progresser. Cette situation est difficile à vivre et on comprend facilement la réaction de beaucoup de collègues

qui appellent de leurs vœux une discipline plus sévère et des exclusions en plus grand nombre.

La création des ZEP

À ce point de vue, la création des Zep après 1981 m'est apparue comme une bouffée d'oxygène et je me suis engagé dans ce dispositif assez innovant créé par l'Éducation nationale. Des moyens importants étaient accordés aux établissements en Zep pour alléger les effectifs des classes, mais aussi améliorer la qualité de l'enseignement qui était dispensé. La politique des Zep se développait donc dans une double direction : à la fois améliorer les apprentissages des élèves, en essayant d'être plus rigoureux et mieux adaptés face à leurs lacunes spécifiques, et en même temps travailler avec tous les partenaires sociaux qui ont affaire avec les élèves ou les familles à d'autres titres : services sociaux, services de santé, associations de quartier, police, juge pour enfants. Par ailleurs le fait de retenir des secteurs et

pas seulement des établissements devait permettre de faire travailler ensemble les enseignants qui suivent les mêmes enfants aux différents stades de leur scolarité et de leur croissance.

Ce pari éducatif m'a tout de suite séduit et je suis devenu à temps partiel coordonnateur de la Zep dans laquelle est situé mon lycée. Je fais le lien entre les différents établissements, je concours à l'établissement de projets pédagogiques, j'organise des stages de formation en direction des enseignants à partir des questions qu'ils rencontrent dans leurs pratiques, je fais le lien avec les partenaires extérieurs. C'est donc un travail relationnel qui s'inscrit dans la nouvelle politique d'éducation prioritaire. Les établissements sortent ainsi un peu de leur tour d'ivoire et acceptent de coopérer avec leur environnement. Je crois que c'est aujourd'hui une condition nécessaire si on veut relever les défis que j'évoquais. Nous avons besoin d'une meilleure connaissance des élèves et d'une coopération plus forte avec tous ceux qui travaillent dans les quartiers.

Mais cette orientation nouvelle est loin de faire l'unanimité, aussi bien parmi les enseignants que parmi les cadres de l'Éducation nationale. L'aspect pédagogique et partenarial de ce dispositif exige une mobilisation qui ne va pas de soi et les Zep risquent facilement de se réduire à quelques allègements dans les effectifs des classes et à la prime annuelle que touchent tous les enseignants qui travaillent dans ces établissements. La politique Zep suit des hauts et des bas. Aujourd'hui on assiste plutôt à un retour en arrière et les aspects pédagogiques et innovants du dispositif se voient mis en veilleuse.

Et pourtant les difficultés n'ont pas disparu, bien au contraire. Plus que jamais se manifestent des écarts scolaires à l'intérieur d'une même classe d'âge. Et beaucoup de jeunes continuent à évoluer dans des quartiers et des milieux familiaux qui parfois se déstructurent rapidement.

J'ai dit au début comment mes choix professionnels avaient été liés à ma foi. Aujourd'hui, je peux dire qu'ils l'ont nour-

rie. Mon travail d'enseignant n'est pas un petit ruisseau tranquille. La relation avec les élèves, les collègues ou les partenaires extérieurs me mettent en question de façon à peu près permanente et me font notamment toucher du doigt de quelles inégalités est porteuse notre société et comment elle les entretient.

Je communique assez peu sur ma foi, occasionnellement avec certains collègues, ponctuellement avec les élèves et particulièrement avec ceux issus de l'Islam. C'est un peu frustrant et j'aimerais parfois mieux communiquer sur ce qui me tient à cœur, en dire un

peu plus sur ce qui me fait vivre. L'indifférence que je perçois parfois me pique au vif et m'interroge.

Mais en même temps, je sens à quel point ma foi se nourrit de tout ce que je vis dans le cadre de cet engagement professionnel. Je vis là quelque chose qui me bouscule et me fait atteindre à la dimension d'ouverture qui est en chacun de nous : ouverture à l'autre, ouverture à Dieu. Mon travail me donne l'occasion de vivre concrètement une certaine dépossession. C'est elle qui me permet de donner sens à l'Incarnation et de recevoir la Bonne Nouvelle qu'elle transmet.



La Foi : ici mais d'ailleurs

par Pedro MECA

Pedro MECA est dominicain.

**Il côtoie les précarités de ceux
que notre société marginalise et exclut,
les gens de la rue. En nous livrant
sa réflexion, il nous indique à quelles
conditions l'Évangile sera perçu
comme Bonne Nouvelle.**

**Il fait, lui aussi, partie de l'équipe
"Précarité".**

*« Ils ne sont pas du monde,
comme moi je ne suis pas du monde »*

(Jn. 17/16)

Chercher à comprendre ce qui se passe autour de nous et dans le monde. Être à l'écoute, ausculter la marche de la société dans ses institutions comme dans les personnes est indispensable si nous voulons lutter contre les injustices, ce qui est le devoir de tout chrétien.

Nous devons nous rappeler continuellement ce que disait R. Nanman de Bras Lav :



« *Souviens-toi de ton avenir.* » Nous prenons racine dans l'avenir rendu présent par le dynamisme – l'Esprit – pascal. Nous vivons au quotidien le temps pascal sous une forme souterraine, comme la résurrection elle-même. En effet, conditionnés par une iconographie millénaire, nous avons du mal à nous représenter la résurrection autrement que de manière triomphaliste alors même qu'elle a eu lieu de manière cachée, de nuit. La résurrection du Christ n'est pas simplement sa résurrection personnelle, elle révèle en même temps un phénomène universel : elle révèle la structure résurrectionnelle de la vie, l'essence même de la vie, ce qu'il y a en nous de plus caché.

La foi chrétienne est la révélation de cette réalité vitale envers et contre tout ce qui la nie ou lui fait obstacle. La résurrection doit être vécue comme une insurrection permanente contre tout ce qui tend à réduire et enfermer la réalité humaine dans des catégories particulières de consommateur, de producteur etc., dans une pensée unique, une manière de voir unique et, donc, excluante. La résurrection va toujours au-delà de ce que nous voyons ou imaginons comme la réalité humaine ultime,

elle dépasse chaque moment de la vie. Quelle qu'elle soit, la réalité humaine est ouverture illimitée.

Homme libre dans le monde mais responsable de son devenir. Cette responsabilité m'oblige à penser le devenir, son organisation. Il est nécessaire de "penser" le possible là où l'impossible semble s'imposer à l'évidence. Si la logique du marché semble s'imposer partout, comment penser une autre logique ? À partir d'une autre pratique que celle du marché. C'est à l'écoute de ce qui émane de pratiques multiformes et convergentes qu'il est possible de penser et de dire à tâtons ce qui pourrait se faire pour que la vie soit possible autrement que dans les relations de marché, d'oppression et d'injustice.

LA CRÉATION : ACTE PERMANENT DE LIBÉRATION

Nous sommes habitués à commencer la lecture d'un livre par la première page. Le faire avec la Bible risque de nous induire en



erreur. Le récit de la création n'est pas premier. Dieu se révèle, d'abord, comme libérateur, non comme créateur. Dieu se révèle dans un acte de refus face à une situation d'exploitation. Face à l'intolérable, Dieu dit : non ! Il réagit et se montre résolu à libérer son peuple (Ex. 3/7-8). C'est dans son acte que Dieu se révèle et son acte est un acte libérateur.

Dieu se révèle dans sa relation à l'opprimé, le Christ allant jusqu'à s'identifier avec le souffrant : J'ai eu faim, vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, vous m'avez donné à boire ; j'étais nu, vous m'avez vêtu ; j'étais malade, vous m'avez soigné ; j'étais en prison et vous êtes venus me voir... (Mth. 25) Peut-on imaginer un droit plus radical à la citoyenneté des exclus que cette identification de Dieu avec eux faite par le Christ ?

LE MONDE DE LA RUE

« *Les pauvres, vous les aurez toujours avec vous* » (Jn. 12/8).

Tout au long de l'histoire, l'existence des pauvres a reçu des appellations diverses

mais aucune ne rend complètement compte de la réalité. L'ampleur et les formes de la pauvreté varient avec les époques, leur dénomination aussi.

« *Au fil des siècles, les réflexions sur la pauvreté reflètent non tant la condition réelle des pauvres que les aspects de la vie considérés par chaque époque comme son malheur. En fin de compte, le regard porté sur le pauvre ne fait jamais que se poser sur ce que l'on pense faire défaut à la communauté. (...) Le regard politique perçoit le pauvre en fonction des préoccupations majeures de son temps. Il est moins l'homme de ses propres besoins que celui des besoins de la communauté, amplifiés et dramatisés.* » (Philippe SASSIER, "Du bon usage des pauvres", Fayard 1990, p. 379.)

Une notion a traversé les siècles jusqu'à nos jours : les "bons" et les "mauvais" pauvres.

Depuis la période de l'après-guerre jusqu'à la décennie des années 80, la pauvreté est associée à la question du toit et aux bas salaires, et les formes de pauvreté extrême désignent les populations des bidonvilles. Dans



le discours social apparaissent ensuite (1980-1990) les termes de "nouveaux pauvres", de "nouvelle pauvreté", liés souvent à la perte de l'emploi et au surendettement des familles. Avec les années 1990 les pauvres deviennent les "exclus", l'accent est porté sur la rupture sociale et la pauvreté glisse dans le registre de l'exclusion. On invente alors la catégorie fourre-tout de "SDF". Ils sont caractérisés par les critères du "sans" : sans domicile, sans travail, sans famille, sans liens, sans... etc., mais, en vérité, c'est un paravent qui cache la réalité des situations qui se trouvent derrière ce sigle.

C'est une population qui attire l'attention par sa visibilité, et les images qu'elle renvoie (et dont les médias s'emparent abondamment en hiver) sont celles de la dégradation physique, de l'impuissance et de la totale dépendance vis-à-vis de la société. Ils sont très individualistes et ne constituent pas un groupe homogène. Leurs itinéraires dans la ville sont liés aux circuits d'aide, les solidarités sont sporadiques et ils tirent leur savoir-faire de l'expérience de la survie au quotidien. Ils ont un discours plus victimiste que revendicatif. Leurs revendica-

tions portent souvent sur une meilleure prise en charge de leur situation par la société. Pour la plupart ils n'ont pas choisi de se marginaliser – même si certains l'affirment – mais ils ont suivi, sans pouvoir résister, un processus qui les a amenés vers la rue. Dans une société où la référence à l'économique est essentielle, les facteurs économiques n'expliquent pas totalement le passage à la rue des SDF.

Les "SDF" s'inscrivent plutôt dans une marginalité subie et leur identité leur est attribuée de l'extérieur. Ils n'ont pas une représentation unifiée de soi, à l'abri des contingences, qui permet à l'individu de se situer, de savoir qui il est pour donner sens à son existence. La perte fréquente des documents d'identité n'est-elle pas un signe de cette non-identité ?

« Le manque d'identité se traduit par l'incommunicabilité, l'affirmation d'une solitude absolue qui ne tolère pas d'autre présence que celle de l'aphasique, du malheur. Toute autre forme de présence est insupportable, car elle porte en elle-même une injonction d'être à laquelle il est impossible de répondre. Toute présence révèle votre non-présence. Non seulement il faudra vivre l'exclusion, mais, en plus,

en supporter la révélation actualisée dans le regard de l'autre. Seule la présence d'un exclu comme soi est tolérable. (...) L'exclusion conduit naturellement à l'exclusion de soi par soi. Cette tendance est forte. L'auto-exclusion constitue un moyen de rationaliser sa propre situation. En quelque sorte, elle revient à consentir à occuper sa propre position. Et il n'y a qu'un pas entre consentir et ratifier. En témoignent les multiples obstacles que l'exclu peut opposer aux efforts de ceux qui veulent l'aider, l'acharnement à détruire en soi tout signe résiduel d'appartenance au corps social qui vous exclut, le refus d'obéir au moindre code social, parce que cela pourrait être perçu comme une contribution volontaire à une société dont on ne reçoit rien (...) On sait aussi que l'auto-exclusion peut être l'aboutissement de l'agression subie, qui constitue l'exclusion par les autres. Jacek Kuron, qui a été pédagogue, décrit le processus : "L'homme solitaire, effondré, ne peut diriger contre personne cette agressivité sauvage qui le tenaille, il n'a donc d'autre cible que lui-même." » (Patrick Boulte, *Individus en friche*, Desclée de Brouwer, 1995, p. 56-58).

Le regard extérieur réduit l'individu à la notion de SDF, car « c'est exactement le mouvement qui le désigne comme un pauvre qui nous empêche de le regarder comme un homme » (Bruckner). Le SDF se sent inutile, juste objet, occasion d'aide, opportunité pour les autres d'exercer la solidarité/charité.

La fréquentation de ce monde de la rue depuis une trentaine d'années me fait dire que la chose la plus dure qu'on peut ressentir, la situation la plus pénible à vivre, c'est le sentiment d'inutilité

Se sentir inutile, vivre une vie d'inutile à la société, aux siens et à soi-même, c'est le plus lourd fardeau à porter. D'autant plus qu'il faut le porter en permanence, à chaque instant, tous les jours. Le fait de vivre en état de manque oblige à demander tout le temps Ceci ne fait qu'alimenter le sentiment d'inutilité puisqu'on n'apporte rien et qu'on attend tout des autres. Pas d'échange, pas de réciprocité : déshumanisation progressive et à grande vitesse, tellement la vie à la rue est une pente glissante.

Il y a des événements qui bouleversent la trajectoire d'une vie. Certaines expériences tant au niveau personnel que familial et social



peuvent traumatiser profondément. Les séquelles psychologiques affaiblissent ou empêchent la construction de la personnalité. Des carences dans les relations affectives et éducatives conditionnent le comportement dans la vie quotidienne. La vie personnelle, professionnelle et sociale des personnes à la rue témoigne d'une logique souvent répétitive dont l'issue est marquée par la souffrance et l'échec.

Un public présentant un cumul de difficultés et d'échecs (scolaires, affectifs, professionnels), des problèmes de santé (physique et psychologique) et d'insertion sociale (pas ou peu de formation, sortants de prison ou d'hôpital psychiatrique, alcooliques, toxicomanes).

RÉAGIR

À ces situations, les réponses données par la société sont majoritairement des aides matérielles. Pour les plus cassés par l'existence, ces réponses sont, d'une part, difficiles à mettre en œuvre, en particulier pour le logement et l'emploi et, d'autre part, elles ne cor-

respondent pas forcément à ce qu'il conviendrait de leur proposer pour qu'ils puissent se ressaisir. En effet, leur problématique existentielle dépasse largement celle des manques matériels. Ces manques répertoriés et reconnus comme besoins importants sont à l'origine des réponses sociales, des dispositifs proposés pour les combler.

Ces personnes à la rue sont des cas lourds demandant un accompagnement pour rétablir la confiance en soi et à l'égard des autres, pour une remise en état de la personne en vue d'un avenir auquel on ne croyait plus.

Aux Compagnons de la Nuit, notre rôle d'intervenant social concerne la rencontre avec le sujet et non pas la recherche des réponses immédiates aux problèmes, tout en essayant de les amorcer cependant. Pour cela, il faut se rencontrer avant de se raconter, prendre la mesure de l'autre. Chacun des protagonistes (travailleur social et personne rencontrée) met à l'épreuve son être dans la relation qu'il tente d'établir.

Notre accompagnement, notre suivi étant entièrement "gratuits" et déterminés par



le vouloir de l'autre, il est nécessaire de ne pas louper ou escamoter les étapes, tellement nous pouvons nous sentir pressés par l'état de santé physique et morale de la personne que nous avons en face. En même temps, nous devons travailler contre la stagnation passive, une certaine installation dans les dispositifs auxquels ils ont droit et qui peut les tirer vers le bas, vers l'inactivité qui rend difficile le retour à la surface, en un mot, vers l'assistanat.

Il y a aujourd'hui une assistance de qualité qui rassure surtout une société qui a mauvaise conscience et se sent obligée de faire quelque chose pour ces personnes. Mais ces mesures qui améliorent le quotidien s'attaquent aux symptômes plutôt qu'au fond du problème. Elles ne sont pas une solution. D'où notre effort pour aller plus en profondeur en faisant émerger les potentialités cachées, oubliées ou inconnues que chacun porte en soi par un travail d'intériorité, d'insertion en soi-même, prélude et garantie de l'insertion sociale. Il s'agit de faire bouger les personnes de l'intérieur, au rythme propre à chacun, sans jamais oublier

que ce sont des personnes meurtries, sur la défensive, repliées sur elles-mêmes, engluées dans leurs problèmes et se méfiant de tous et de tout.

C'est un accompagnement au long cours et un soutien au quotidien dans leurs processus qui ne seront pas linéaires mais avec des ruptures, des retours en arrière, voire des échecs. Nous refusons de les enfermer dans leurs échecs et dans le statut de handicapés sociaux qui leur est facilement conféré.

Notre manière d'envisager le travail auprès des personnes en grande difficulté de tout ordre est un enjeu culturel : nous voulons décentrer la manière de faire pour arriver à l'objectif commun des actions sociales ; aider au bien-être des citoyens. La différence vient dans la manière de faire.

Notre système de solidarité sociale est un système qui définit sa clientèle par les handicaps. On définit quelqu'un par ce qui lui manque, par ce qu'il n'a pas. Or, nous savons tous que pour aider quelqu'un à se développer, il faut partir de ce qu'il a, de ses capacités et non de ses manques. D'une cer-



taine manière, le système de solidarité ontologiquement fondé sur les manques introduit dans l'essence même du processus l'impossibilité de s'en sortir. Le fait d'entrer dans les dispositifs n'est pas une garantie de s'en sortir.

Dans notre travail aux Compagnons de la Nuit et particulièrement dans les activités à la Moquette, il ne s'agit pas de promouvoir un nouveau dispositif avec un label mais de quelque chose de plus profond, de l'ordre des cadres de référence, de la manière de raisonner et d'agir de nature culturelle.

Notre enjeu culturel est ce qu'on appelle en mathématiques l'inversion : ce qui était à la marge se retrouve au centre et inversement. Au centre du travail social se trouve l'entrée dans les dispositifs tandis que la relation à la personne se trouve à la marge. L'enjeu pour nous, l'inversion, c'est de mettre la relation au centre de notre travail et dire que les dispositifs n'ont de raison d'être que s'ils sont en relation entre eux avec la personne et celle-ci avec les autres personnes. Les dispositifs séparés, sans relation entre eux, perdent leur sens.

Les pouvoirs publics ont mis en place une grande diversité de dispositifs très complexe. La complexité, la diversité, la différence sont au centre. L'unité à la marge. Cela se traduit par : je découpe l'individu en tranches, je détermine ses besoins et je fais ainsi des catégories de pauvres (exclus) – modèles pour lesquelles j'organise des dispositifs propres et indépendants à chacune de ces catégories. L'individu n'a qu'à entrer dedans. Il doit faire les guichets correspondants à chaque besoin, en dépensant une énergie formidable à recoller les dispositifs. Pour que la complexité des dispositifs marche, il faut que l'unité soit dans l'individu. Chaque fois qu'il se présente au guichet du dispositif, il est sommé de dire son projet de vie. Mais comment faire pour tenir cette unité profonde dans une vie totalement éclatée, déstructurée, éparpillée ? Comment s'y prendre pour que les multiples dispositifs pensés en termes de catégories puissent servir vraiment à l'individu, à chaque individu qui a sa dignité, son intégrité, son identité, son histoire, en un mot sa réalité personnelle ?



Pour nous, la réponse viendra de l'inversion : au lieu de partir de la catégorisation des individus en fonction de leurs manques, de leurs handicaps, il faut partir de ce qu'ils sont personnellement en organisant la démarche autour de leur créativité potentielle. Structurer la personnalité à l'intérieur pour mieux agir à l'extérieur. Développer ce que nous appelons le droit à l'intériorité.

Voilà l'enjeu culturel sur lequel nous parions dans notre travail quotidien : être pour devenir plus et mieux. Cela vaut aussi bien pour les accueillis que pour les travailleurs sociaux qui accueillent.

À L'ÉCHELLE DU MONDE

Regarder le monde depuis la situation des pauvres donne une autre perspective à la vie dans notre société. Comment regarder la soi-disant mondialisation quand on appartient à la population laissée de côté du profit du marché libre ? Mondialisation, pour qui ? Démocratie, pour qui ?

Une des forces du système qui domine notre monde, c'est la capacité de dissimulation, de mensonge. La soi-disant richesse d'information cache une grande puissance d'anesthésie. Une information chasse la précédente, la rejetant aux oubliettes. On ne fabrique que des nouvelles qui se laissent oublier par leur cumul. Sous le poids de la quantité de la fréquence et de la complexité, le système essaye d'étouffer la capacité de réactions des individus. Il impose le virtuel au réel jusqu'à le remplacer et, à terme, le supprimer.

Tous ceux qui défendent l'organisation "libérale" de la société ont un unique credo : la principale motivation de l'homme est de satisfaire son intérêt le plus immédiat, c'est-à-dire celui de l'individu qui a su s'imposer, peu importe qu'il joue des coudes et qu'il pousse les autres sur le carreau.

Avec sa domination sur le monde, le capitalisme n'a pas changé de nature : d'un seul tenant il prostitue et il tue. « *Dans la civilisation du capitalisme sauvage, le droit de propriété est plus important que le droit à la vie. Les gens valent moins que les choses.* »



(E. Galeano, *Le Monde Diplomatique*, octobre 1991). Dans une lutte à mort, on peut toujours rejeter l'un sur l'autre la cause de tous les malheurs. Que dire après l'effondrement de la puissance soviétique ? Après l'échec du communisme, peut-on dire que le capitalisme est le système social qui l'emporte et que c'est vers lui qui s'orientent les efforts des pays qui cherchent à reconstruire leur économie et leur société ? C'est une question que Jean Paul II se pose dans son encyclique "Centesimus Annus" (Chapitre IV, n° 42).

Penser la réalité mondiale à partir de notre situation, de notre condition de pays riche est la meilleure manière de la défigurer. Le milieu de vie dans lequel nous sommes insérés conditionne notre manière de voir les choses. Habitué à manger trois fois par jour ou chaque fois qu'on se dit avoir faim, habitué aux choses nécessaires et même superflues, nous pensons que c'est ça la réalité, que c'est ça la norme pour tous.

De la même manière que penser la réalité des pauvres de notre société à partir de la condition des riches et envisager les solutions à partir de notre seul point de vue peut nous

conduire à une vision déformée de la réalité. Notre volonté de la transformer peut être ainsi dénaturée.

TOUS CITOYENS

La citoyenneté et la démocratie se perdent dans les dédales de la mondialisation des économies. Parler de démocratie dans la mondialisation est mensonger. En effet, si dans le monde il y a 1 200 millions d'individus avec moins d'un dollar par jour pour vivre, on ne peut pas parler de mondialisation de la démocratie mais de la mondialisation du marché et d'un retard dans la voie du "développement", mais aussi d'une vraie déstructuration des sociétés traditionnelles.

Dans notre société riche, la primauté de l'économique, du profit à tout prix, détruit les liens sociaux organisés autour du travail salarié. Pas de travail, pas de lien aux autres. La seule reconnaissance sociale devenant la feuille de paye.

Dans une société structurée autour de l'axe économique dont la priorité est le profit



et non pas l'homme, la vie démocratique est en danger. Dans beaucoup de pays, même dans les plus démocratiques, une partie de la société est rendue inutile, laissée de côté, n'étant pas écoutée, sans voix, ni vote bien souvent. Il faut rappeler constamment que tant qu'elle n'est pas construite par tous, la démocratie n'existe pas pour tous.

LA BONNE NOUVELLE

L'Évangile pourra être perçu comme une bonne nouvelle par les hommes d'aujourd'hui, surtout par les laissés-pour-compte, par les pauvres, si les chrétiens montrent une cohérence entre leur confession de foi et leur action dans le monde.

Les chrétiens ont à relever un triple défi :

- soutenir que prendre ses références dans un "ailleurs", dans l'écoute de la Parole de Dieu, n'est ni déshumanisant, ni déraisonnable, tout en sachant qu'ils ne vont pas trouver là les solutions adéquates aux problèmes concrets ;
- se confronter en permanence à d'autres systèmes explicatifs du réel afin que la parole du salut puisse s'incarner dans le temps des hommes, dans l'histoire ;
- défendre que leur discours particulier – vieillot et dépassé pour beaucoup – touche à une vérité intime et universelle qui concerne l'humanité : tous et chacun, nous sommes frères et fils d'un même Père.

Le travail est lieu de mission

par Jean-Michel VERSTRAETE

prêtre de la Mission de France

Jean-Michel est, depuis vingt ans, envoyé comme prêtre sur les chantiers itinérants des Bâtiments et Travaux Publics (BTP). En vivant le nomadisme au quotidien avec sa précarité, il nous dévoile ce qu'est devenu pour lui le Ministère qui est le sien.

Juin 1979 – Juin 1999

Vingt ans ! "encore jeune le petit" me diront les vieux et pourtant cela fait vingt ans que j'ai été ordonné. Cette tranche d'histoire peut-elle encore intéresser quelqu'un ? J'entends l'écho qui me répond : les choses ont tellement changé, mon pauvre monsieur l'abbé ! Et puis les jeunes, ils ont d'autres centres d'intérêt maintenant !

Et pourtant l'un d'entre eux, ordonné prêtre en 1996, écrivait ceci à propos d'une contribution sur le thème : "Travail et précarité" :

« Sortant du séminaire, je suis toujours marqué par la figure du ministre PO (prêtre-ouvrier), avec sa dimension d'enfouissement et de nomadisme plus que de leadership syndical, avec l'idéal de me faire compagnon de personnes bien loin de mon itinéraire social, culturel, ecclésial...

Une troisième dimension m'a également conduit à être prêtre, celle du partage avec ceux qui ne partagent pas la foi chrétienne, et la nécessité de laisser ma foi et la foi de l'Église être travaillées par cette réalité de "l'incroyance" dans ses différents aspects. »

Suit une description de son travail d'ouvrier saisonnier, et des constats :

« L'envoi est une impulsion de départ, mais ce que je deviens au fil de l'envoi, ce n'était pas écrit au départ...

... Si je prends le temps de dire cela, c'est parce que là se jouent le ministère et l'annonce de l'évangile... Prêtre, je risque mon existence, mon histoire, au nom d'une Parole.

... Au quotidien, la dimension visible de mon ministère, c'est le service "inutile" ou "quelconque". Essayer de prévenir certains conflits, veiller à ne pas se résoudre à l'exclusion de tel ou tel dans l'équipe de travail. Mais on apprend vite l'humilité dans ce domaine. À ce service s'ajoute le service de la prière : porter les uns et les autres dans ma prière. Essayer de tenir dans l'action de grâce. »

Au sujet de l'Église :

« L'Église nous demande de rendre compte, de veiller au "retour de mission". Mais est-elle prête à l'entendre dans une langue qui n'est pas la sienne. Le langage de l'Église aujourd'hui c'est : visibilité, refondation, structures, initiatives, projets, rassemblements, sacrements, évangélisation... Ce que nous vivons au travail semble ne pas compter...

Quand l'Église parle avec assurance de Dieu, elle nous fait violence. L'Église n'est pas plus experte en humanité que d'autres. Il n'y a d'experts en humanité que chaque homme qui prend au sérieux chaque jour sa propre existence et celle de ceux qu'il rencontre.

Trois ans de ministère PO et avoir déjà tout compris. Violence, solitude, inutilité : c'est tout ce que ce chemin PO propose ? Il est vrai que cela en fait partie.

Il y a vingt ans, ma lettre de mission était celle-ci :

« La mission qui lui est maintenant confiée le conduira à vivre dans des situations (où) il connaîtra le nomadisme des ouvriers des grands chantiers, des conditions de travail souvent éprouvantes.

L'équipe centrale est heureuse de cette orientation nouvelle. Elle permet de donner son poids d'espérance à une équipe de jeunes prêtres engagés dans les BTP ; ainsi, nous pouvons continuer de prendre notre part dans l'effort de présence de l'Église au milieu et au service des plus pauvres et en particulier, des travailleurs immigrés. »

Seize ans que cela a été écrit ! Où est-elle l'équipe de jeunes prêtres engagés dans les BTP ? À 53 ans, on peut se faire une raison, mais à 30 ans ?

Il me paraît important de refaire un peu le panorama du milieu dans lequel je vis pour comprendre ce qu'on devient au bout de vingt ans de vie PO.

Le travail en déplacement sur les grands chantiers est souvent une contrainte, rarement un choix librement consenti.

Pour la plupart des ouvriers, cela nécessite des frais d'investissement dans une caravane, une bonne voiture, et environ une soixantaine de milliers de Km par an. Frais qui sont à peine couverts par les indemnités de déplacement.

On ne s'enrichit pas dans les travaux publics, on y survit ! Les ouvriers sont en majorité jeunes. Il est difficile de définir le type de bonhomme qu'engendre le déplacement. On y rencontre de tout. En général, on a le contact facile, le système "démerde" fait partie de notre avoir et du savoir. On parle d'abord boulot, parfois de choses plus sérieuses, s'il en reste. On est individualiste, souvent "le meilleur", on se bat seul, on ne demande rien à personne, et si ça ne va pas, on part chercher ailleurs. On est des gens de passage, on s'attache peu au lieu et aux personnes rencontrées.

Par contre, il existe une certaine solidarité entre nous, solidarité de voisinage entre caravanes : on tire la caravane d'un copain dont la voiture est en panne ou trop petite pour la tirer, on se fait à manger autour d'un barbecue, on bricole la voiture du copain, on lui trouve des pièces, etc.

Le lien social quand on s'installe quelque part, c'est d'abord la recherche d'un endroit pour la caravane, c'est un camping (l'hiver, ce n'est pas évident), ou on a quelques adresses chez des particuliers par ceux qui sont déjà là, ou encore c'est la pension pour les plus fortunés. Si l'on reste plus de six mois sur le même chantier, par le biais du bistrot ou par la personne chez qui l'on est en caravane, et à plus forte raison si l'on ne rentre pas tous les weekends, le réseau augmente peu à peu pour ceux qui le désirent. Personnellement mon réseau, faute de bistrot (n'exagérons rien !), est souvent alimenté par les églises locales, mouvements d'action catholique, etc. Mais il est vrai que des petites durées de chantier ne favorisent pas les liens sociaux, et c'est mon cas depuis deux ans. Pourtant j'essaie de garder des con-

tacts avec les gens chez qui j'ai logé en caravane. Il est vrai que mon statut de PO, vite ébruité par les collègues, favorise l'interrogation, la curiosité et la relation, surtout chez les non-chrétiens ou les indifférents.

Quant aux actions collectives sur un chantier, elles sont sporadiques, rapides et pour une cause précise : non-paiement d'une prime de poste par exemple ; lorsque c'est un atelier de scraper ou de dumpers qui s'arrête, en général les affaires ne traînent pas : rarement plus d'une heure ou deux ! Mais c'est assez rare d'en arriver là et gare aux leaders vite repérés !

Devant cette réalité du déplacement, chacun s'adapte selon ce qu'il est : jeune, célibataire, marié avec ou sans enfants, ceux-ci en bas âge ou indépendants.

Certains, célibataires, habitent encore chez leurs parents ; de plus en plus de couples jeunes, mariés, avec enfants en bas âge, achètent un fourgon, une caravane deux essieux et partent avec toute la famille "faire les chantiers". Les enfants sont alors placés dans les écoles du coin.

Pour les jeunes, il est de moins en moins possible d'avoir un loyer supplémentaire ou d'envisager de faire bâtir.

Pour les plus vieux, qui ont pu faire bâtir, et lorsque les enfants sont placés, la femme vient parfois vivre en caravane avec le mari, et selon l'éloignement, ils reviennent de temps en temps à la maison pour aérer les pièces !

Pour les autres, et ils sont nombreux, mariés ou célibataires, la plupart ont une "bonne amie" pas trop loin, comme dans la marine : il faut quand même rester en bonne santé ! Parfois, je me demande si la monogamie est vraiment une valeur universelle ? Pourtant, officiellement, la maison, la femme et les enfants sont très importants pour l'équilibre et les repères des gars, ce qui ne semble pas être en contradiction avec le butinage sexuel, qui procède d'un autre équilibre : "On est des hommes et pas des pd !" ... Argument peut-être un peu léger mais indiscutable ! D'accord ! mais on essaie quand même d'être discret sur ce sujet avec sa femme légitime ! La majorité des gars sont quand même divorcés ou en concubinage, et certains se retrou-

vent avec des pensions alimentaires difficiles à gérer.

On ne vieillit pas nombreux dans les TP : les plus de 50 ans, chez les ouvriers, sont rares, on est souvent appelé papy mais on est respecté. Ce qui est moins évident par rapport aux chefs (petits) "qui n'ont pas appris à respecter les vieux !" ; l'un d'entre eux m'a même sorti qu'une entreprise n'était pas une maison de retraite ! Qu'en pensent les politiques ou certains intellos ? Ceux qui veulent mettre la retraite à 65 ans et plus !

Mais plus je réfléchis, plus il me paraît difficile de décrire un univers complexe, changeant, précaire, dont le point commun est de percer ou de déplacer les montagnes, combler les ravins, aplanir les sols, pour construire des autoroutes ou des chemins de fer pour TGV. Le milieu de travail est dur : bruit, poussière, boue, coup de gueule, mais c'est aussi la fraternité et la conscience d'appartenir à un même milieu, un milieu fort, avec des cultures d'entreprises fortes dans lesquelles le syndicalisme n'a pas beaucoup d'impact ; il est généralement acquis qu'on ne peut tra-

vailler sérieusement et être au syndicat en même temps. Là aussi la liberté se paye au prix fort. Pourtant, chez nous, les instances syndicales sont en place depuis environ cinq ans et les choses bougent peu à peu.

Pour moi prêtre, cet univers à part est devenu le mien ; je continue à penser, comme les anciens et les jeunes, que l'important est d'être là, travaillant et vivant avec ceux qui font partie du "milieu" et que ce compagnonnage est irréversible. Le vent qui m'a fait partir n'a soufflé que d'un seul côté : celui du large. Ce souffle s'est souvent transformé en tempête et a déchiré les voiles, m'obligeant à retrouver Celui qui fut à l'origine de cette aventure et à rester fidèle aux intuitions du départ ; il faut alors prendre les rames et avancer au rythme des autres barques qui m'accompagnent.

Le ministère presbytéral que l'Église m'a confié est bien sûr celui de la proximité, un signe incarné dans le siècle, fait de provocations, d'interpellations, de questionnements. On m'a dit que ce ministère est le signe gratuit de l'amour de Dieu pour tous ; il est vrai que

sur le terrain, il n'est pas forcément convaincant, il n'oblige personne, même pas l'Église à y croire, surtout lorsqu'il y a pénurie, mais il me plaît d'imaginer que cette forme de présence interroge quand même secrètement et laisse des traces dans les mémoires.

En ce qui me concerne, il est aussi vrai que ma vie d'ordonné dans un travail salarié pour un milieu précis, un peuple (?), pas particulièrement croyant ni religieux, a transformé ma foi et ma vision de l'Église.

Foi en Jésus-Christ ? Certes, elle demeure, comme présence fraternelle, vivante, qui interroge, "présence objective" par la prière et le dialogue avec "deux ou trois réunis en son nom". Mais c'est aussi la foi en cette bonne nouvelle que l'homme vivant est sauvé, qu'il a un sens en lui-même, c'est notre mission de l'annoncer, d'en vivre, et de le discerner.

Si cela est repéré comme étant une bonne nouvelle, si cela acquiert du sens pour les gars avec lesquels je travaille et j'habite, alors ce ministère PO devient sacrement, car il leur

révèle, et me révèle aussi la proximité du "Royaume" : les aveugles voient, les sourds entendent, la bonne nouvelle est annoncée aux hommes de bonne volonté. Cela leur rappelle peut-être leur catéchisme, un certain Jésus de leur enfance, mais aussi certaines valeurs vécues, reconnues importantes dans le boulot, dans la famille ou dans le syndicalisme.

À ce propos, un copain prêtre me disait (et cela me paraît être l'essence même de la mission) :

« Chaque fois qu'un peu de vérité se fait, il y a quelque chose de Jésus-Christ... ».

Voilà pour moi ce qui fait le lien entre ma foi et mon lieu de travail. On peut élargir en disant que chaque fois que se manifeste un peu d'amour, de pardon, de justice, de respect, tout ce qui fait la vérité de notre humanité en devenir, j'y retrouve un parfum d'évangile et quelque chose de Jésus-Christ.

« Nous ne sommes pas propriétaires et porteurs d'une vérité, cette vérité nous dépasse et nous n'en sommes pas maîtres. »

Cet Évangile que j'ai reçu m'a engagé dans une histoire ; je n'en suis pas le maître, mais le serviteur, pas un propriétaire mais quand même un responsable, qui se laisse enseigner par les événements. Pour reprendre une image de l'église enseignante, la vérité enseignée par le maître lasse souvent les élèves ; si le maître ne se laisse pas à son tour enseigner et interroger par ses élèves, s'il ne devient pas comme l'un d'entre eux, peuvent-ils encore marcher ensemble à la recherche de la vérité ? L'intuition PO et le peuple des BTP m'ont aussi enseigné cette attitude face à la mission.

« Nous adhérons et confessons des expériences sources que nous souhaitons transmettre et qui nous font aller à la rencontre de l'autre. Il y a là un chemin d'accompagnement, un itinéraire qui va de l'écoute au regard, à un vivre ensemble des valeurs porteuses d'humanité, jusqu'à un "dis-moi ton secret"... »

Cet accompagnement professionnel m'a créé une communauté de destin qui permet cette interrogation. Celle-ci donne sens à la mis-

sion : "Dis-moi quel est ton Dieu ?". Même si cela se fait parfois par la dérision ou l'ironie ; mais en général l'ironie ne résiste pas à la durée. Souvent le discours que je peux donner à la question de la source, se fait piéger ; au mieux nous (prêtres) sommes identifiés à leur propre question : "T'es qui toi, le curé ?" ; "Et toi, qui es-tu pour me poser cette question ?". Et avec leur propre réponse, et mes questions, un dialogue s'instaure, on essaie de construire un itinéraire, une histoire, un truc gratuit.

« Mais ce chemin peut-il être collectif, balisé, institutionnalisé ? »

Personnellement, je ne le pense pas. Si le ministère PO s'inscrit dans la veine prophétique, toujours un peu décalée par rapport à l'institution, et même par rapport au monde ouvrier, les chemins que nous créons ne peuvent qu'être fragiles, dérangeants, instables, anormaux et extraordinaires ; les balises qui nous ont été offertes sur ces nouveaux chemins ont souvent été cherchées dans la relecture des évangiles, confrontée sans arrêt à l'événement ; et les traces ou les réponses que nous laissons sont souvent récupérées, banalisées, pour la

propre survie de l'institution, alors qu'elles devraient être chantées et glorifiées, comme Paul savait l'écrire par exemple aux Corinthiens :

« Je rends à mon Dieu de continuelles actions de grâces à votre sujet, pour la grâce de Dieu qui vous a été accordée en Jésus-Christ. ⁵ Car en lui vous avez été comblés de toutes les richesses qui concernent la parole et la connaissance, ⁶ le témoignage de Christ ayant été solidement établi parmi vous, ⁷ de sorte qu'il ne vous manque aucun don, dans l'attente où vous êtes de la manifestation de notre Seigneur Jésus-Christ. ⁸ Il vous affermira aussi jusqu'à la fin, pour que vous soyez irréprochables au jour de notre Seigneur Jésus-Christ. ⁹ Dieu est fidèle, lui qui vous a appelés à la communion de son Fils, Jésus-Christ notre Seigneur. » 1 Cor. 1, 4-9.

Ou encore, un peu plus loin :

« ⁶ Il nous a aussi rendus capables d'être ministres d'une nouvelle alliance, non de la lettre, mais de l'esprit ; car la lettre tue, mais l'esprit vivifie. ⁷ Or, si le ministère de la mort, gravé avec des lettres sur des pierres, a été glorieux, au point que les fils d'Israël ne

pouvaient fixer les regards sur le visage de Moïse, à cause de la gloire de son visage, bien que cette gloire fût passagère, ⁸ combien le ministère de l'esprit ne sera-t-il pas plus glorieux ! ⁹ Si le ministère de la condamnation a été glorieux, le ministère de la justice est de beaucoup supérieur en gloire. ¹⁰ Et, sous ce rapport, ce qui a été glorieux ne l'a point été, à cause de cette gloire qui lui est supérieure. » 2 Cor, 3, 6-10.

Mais ne soyons pas pessimistes ; l'expérience chrétienne à laquelle nous participons est un appel à vivre à la suite d'un testament : "Faites ceci en mémoire de moi." La priorité de l'Évangile n'est pas l'Église, mais la rencontre de Dieu passant par l'annonce de la bonne nouvelle, en priorité aux pauvres. Cela a été vécu d'une manière fondamentale par

Jésus le Christ. Cette mémoire vivante a engendré l'Esprit-Saint puis l'Église ; lorsque celle-ci reste en connivence avec l'Esprit, elle continue à perpétuer la bonne nouvelle. À la suite de ces 2000 ans d'histoire, et de mes pauvres vingt ans d'ordination, je redécouvre que ce ministère procède naturellement du sacerdoce des baptisés : appelés que nous sommes à devenir des serviteurs libérés, déculpabilisés, pardonnés, appelés à être des sacrements vivants du salut pour tous, c'est aussi le ministère de la "béance" d'une Eucharistie non achevée et d'une Église non rassemblée.

Nous avons encore de beaux jours devant nous, le travail est abondant... et des ouvriers nombreux et divers sont déjà attelés en urgence à la tâche !

Paroles d'élèves

par Marie-France BELLE

Marie-France BELLE est une amie de la Mission de France. Elle est enseignante en "culture et communications" à l'IUT (Institut universitaire de technologie) de Paris 13.

À l'aide d'une "copie-montage" elle nous présente un portrait de ses élèves.

J'ai refermé ma serviette et l'ai mise, joyeusement, sous le bras. Toute gonflée des expériences couchées sur ces copies de contrôle de fin d'année, elle contient son pesant d'humanité. J'ai pris le petit chemin de terre battue qui relie directement la fac à la gare. On le dit dangereux et pourtant, c'est là que j'ai accueilli un jour comme une évidence : si jamais le mot "bonheur" a un sens, il définit ce que j'éprouve au milieu de tous ces jeunes pas très favorisés qui, la plupart du temps, m'honorent de leur confiance. C'est aussi le bouquet coloré de tous leurs visages qu'en cette année jubilaire, je suis allée offrir, chez elle, à la jeune accouchée de 2000 ans,

toute rayonnante sur la pierre nue de sa grotte où, pour une fois, elle a pu reposer sa tête. Des visages, des écritures maladroites, qui, elles aussi, deviennent familières, c'est le pain quotidien d'un professeur.

"Vous pourrez la garder", m'avait dit Patchi en déposant nonchalamment et solennellement son ultime copie sur l'immense bureau de la salle d'examen. Je n'eus pas de mal à la retrouver :

« Très chères vous,

Aujourd'hui, mardi 13 Avril, il est un peu plus de trois heures et, perdu dans l'immensité de cette salle, pourtant familière, je sens le besoin de faire un bilan :

Dans deux jours, il se sera écoulé vingt-quatre ans entre mon arrivée sur la planète, un beau matin d'avril, et cette rédaction, cette lettre plutôt. Une lettre que je vous adresse à vous, vous qui avez été mes aiguillages, vous qui avez façonné ma vie, vous qui m'avez offert un chemin, vous, mes rencontres.

Récemment, une amie, en réponse à une lettre de dépit que je lui avais postée, me dit ceci : "Ce ne sont pas les moments de bonheur qui font une vie mais les cicatrices". [...] J'aurais aimé lui dire que s'il est vrai que

dans les cicatrices d'un homme on peut lire le déroulement de sa vie, il n'en est pas moins vrai que les bonheurs forment, eux aussi, une belle représentation de ce que nous avons été. Reste à savoir ce que l'on souhaite dégager de nos existences, le sombre ou le coloré. Je lui aurais probablement dit que la vie est faite de rencontres, qu'elles soient humaines ou artistiques, et que c'est à travers elles qu'il faut regarder sa vie. Les rencontres, faire des rencontres, cela pourrait être tout simplement le but d'une vie qui, au-delà de la survie et de la reproduction, cherche toujours son sens. »

Je reposai la copie, presque avec reconnaissance : en voilà un qui captait ce que moi-même j'exprimais si rarement ! Maquiller les ignorances, livrer à l'entreprise des produits bien estampillés du label de qualité Paris XIII, emballer de solides compétences techniques dans les bulles fragiles d'un beau français d'emprunt qui ne sentît ni le rap ni le souk ni le 93, tel est le but avoué et officiel de ce cours de culture et communication. Mais il est toujours de ces jeunes pour s'engouffrer dans un espace de liberté, risquer une parole personnelle, espérer une onde de choc et, tel le galet échoué sur la plage, n'attendre le poli que du dur

frottement des arêtes entre elles. Comment harmoniser les intervalles souvent dissonants de ces rencontres avec soi-même et avec les autres ?

Voici quelques copies qui soulignent la face ensoleillée :

« Il y a maintenant trois ans, écrit Johny, je suis tombé dans le coma et j'ai eu une vision étrange : j'étais dans un tunnel et sur son mur, je pouvais voir des personnes connues et inconnues. Les larmes aux yeux, ils me tendaient tous la main pour me demander de l'aide ; au fond du tunnel j'apercevais une éblouissante lumière qui me guidait.

C'est triste d'avoir dix-neuf ans et de n'avoir jamais pensé qu'à soi-même ! Depuis ce jour, je songe à l'avenir pour que cela cesse ; j'ai le sentiment d'avoir une grande chose à accomplir mais malheureusement, je ne sais pas quoi. Je refuse de croire qu'on ne puisse consacrer son existence qu'à soi tout seul. On entend trop souvent dire : "faire sa carrière, avoir sa maison, son argent...". On fait tout pour soi et rien pour les autres, est-ce un mode de vie ? Depuis cette vision, je suis à la recherche de ma propre identité, à la rencontre des

autres. J'ai juste besoin que l'on croie en moi, que l'on m'encourage, que l'on me donne ma chance. Je pense aussi que "la chance est comme un oiseau silencieux qui passe derrière le dos d'un aveugle". On ne mesure jamais assez la chance qu'on a d'être en vie, de pouvoir faire avancer les choses. N'attendons pas qu'il soit trop tard pour réaliser ! »

Des amis on pourra en trouver sur le campus ;
Chafik dédie tout un poème...

*« Ceux qui envers moi ont des sentiments sincères
Ceux que je considère de ma famille
Ceux-là qui sont comme mes frères
Qu'ils viennent ou non de mon pays
Ceux qui ne sont ni rois ni seigneurs
Ceux à qui je veux dire un grand merci
Car avec eux je ne connaîtrai jamais la peur
Ceux qui sont manifestement mes AMIS. »*

Olivier, des îles, célèbre l'amitié avec "Teph le blanc" :

« J'ai un nouveau frère, pas un frère de sang, un frère issu d'une longue amitié. Un ami c'est une oreille, toujours à l'écoute, qui

sait entendre vos cris étouffés. Un ami, c'est des yeux qui savent voir la souffrance cachée. Un ami, c'est un cœur qui sait souffrir comme le vôtre. Un ami, c'est des mains qui savent vous prendre et vous tirer du gouffre, au risque d'y tomber aussi. C'est aussi celui qui voit quand on a besoin de faire la fête, celui qui voit quand on est heureux et c'est surtout l'un des seuls avec qui on peut partager ces moments.

Il y a des gens qui voient, qui sentent, qui ressentent tout cela mais qui pourtant ne seront jamais des frères, car le plus dur reste encore à faire. Le plus dur, c'est de trouver comment fonctionne la personnalité et de savoir trouver la parole qui aura de l'impact sur vous ; c'est un savant mélange de tolérance et de compréhension. Ceux qui détiennent cette formule secrète sont des amis, mais ceux-là seuls qui la maîtrisent parfaitement sont des frères. On est frère quand tout cela est réciproque.

J'aurais pu parler aussi des valeurs morales car, sans elles, les relations de quelque ordre qu'elles soient sont quasi impossibles.

La fraternité, c'est l'alternative à l'amour dans l'accomplissement de l'amitié. »

Mais l'amitié peut aussi prendre un tour douloureux...

« Un beau lundi matin, le directeur entra dans notre salle de cours et nous fit une annonce qui changea le cours de ma vie : "Votre camarade Brice nous a quittés pour toujours" ; le directeur venait de nous annoncer la mort de mon meilleur ami ; je ne savais que penser ni que faire, j'étais choqué. Après cet état de trouble, la colère jaillit du plus profond de moi : pourquoi la mort nous l'a-t-elle pris ? Ma vision de la vie, depuis, fut considérablement changée. Elle était indissociable de la mort et me parut, à l'époque, très sombre.

Pourtant, le temps a passé et d'autres amis m'ont aidé à comprendre qu'il ne fallait pas regarder la vie comme une marche triste vers la mort mais comme la chance de profiter du fait même d'exister, pour aimer son prochain et permettre à ceux qui nous ont quittés de continuer de vivre dans nos esprits et dans nos cœurs. La tragédie que j'ai vécue m'a tout de même appris une chose que je n'oublierai jamais : une belle amitié n'est pas forcément longue.

Mafik »

... Ou mal tourner quand elle connaît des équivoques :

« J'ai été amie avec quelqu'un pendant dix ans, puis on a décidé de se mettre en ménage. Ce fut une catastrophe car on ne se connaissait pas réellement, on discutait toujours de la pluie et du beau temps, mais pas des questions existentielles, et ça, c'est la fin de tout. Ce fut la fin pour moi de douze années d'amitié et ça, c'est très dur. »

Les grands parents apparaissent souvent dans les devoirs :

« Il y a tout juste un mois un être cher est parti dans l'autre monde. Il ne se passe pas un jour que je ne voie apparaître sa voix, son sourire, et pourtant elle est partie... Peut-être pas bien loin car elle est dans mon cœur. C'était une dame très gentille, accueillante, qui a travaillé toute sa vie depuis l'âge de quinze ans dans les terrains de maraîchers, Nous sommes le 16 décembre 1993. Dans dix jours, c'est Noël et plus ce jour approche, plus je sens monter mon chagrin et ma colère : C'était ma grand-mère. À chaque ré-

veillon de Noël, on se retrouvait tous ensemble, c'était la fête, les rires, les cadeaux, l'amour en d'autres termes. Je me revois, ainsi que mes parents, apprenant la nouvelle, on se sent à ce moment si seul, si handicapé ! Elle représentait pour moi l'être qui a donné énormément de bonheur dans ma vie ; on ne peut pas attendre plus ! C'est l'amour d'une grand-mère pour ses petits-enfants. Elle m'emmenait en vacances au bord de la mer, lorsque j'étais plus jeune. Je la revois me tenant la main, sautant les deux pieds joints dans les vagues.

C'est à partir de cette phrase de Camus "simplement il pensait toujours à elle", que j'ai voulu me confier. Ce n'est sans doute pas le bon moment mais ce sont des choses qui me tiennent à cœur et que j'aurais voulu lui dire et lui redire des centaines et des centaines de fois encore ! De plus, ce sont des choses que j'aimerais dire à ma mère mais je ne sais pas comment. Elle lui était sans doute plus chère qu'à moi et c'est sans doute plus dur. Je voudrais juste dire que "simplement, je pense toujours à elle".

Etienne »

C'est parfois leur évocation qui aide à vivre un présent difficile :

« C'est l'histoire de cet ancêtre Joseph qui refusa le travail d'esclave et voulut apprendre à lire que Maman-Capy raconta souvent à Rachel. Elle l'apprécia et s'en servit pendant toute cette période difficile de l'Amiral Robert où l'embargo fut instauré sur la Martinique, période pendant laquelle les différences se firent sentir. Beaucoup moururent de faim et beaucoup se laissèrent mourir. L'exemple de Joseph servit à Rachel, influa sur sa vie, et elle me le raconta à moi son arrière-petite fille, quand je n'avais que cinq ans et qu'elle-même touchait à sa fin, deux semaines avant sa mort. Je me souviendrai toujours du visage de mon arrière-grand-mère et de ses larmes. Il est vrai que pendant longtemps, j'ai rangé cette histoire au fond de ma mémoire car je ne voyais pas à quoi elle m'aurait servi, vu que je ne rencontrais aucune difficulté. Pourtant, elle en avait des choses à m'apprendre cette histoire, qui cache entre les mots un message que nous seuls pouvons comprendre. Loin d'être une histoire sombre ou un cliché traditionnel, l'histoire de Joseph a poussé beaucoup de Noirs à se fixer un but dans la vie.

Personnellement, elle ne m'a été utile qu'à mon arrivée en France. Jusque là, je n'avais mené qu'une vie d'enfant beaucoup trop gâtée, protégée des problèmes par mes deux parents. Dure allait être la confrontation avec l'étranger ; je ne savais pas ce qu'était la vie, la vraie avec ses avantages mais aussi ses inconvénients. Jamais je n'avais eu tant à puiser dans mes racines la force de continuer d'endurer et d'y arriver. Je ne savais pas ce qu'était le racisme, le rejet de l'étranger. Quand j'entendais, petite, les adultes parler des "galères" que l'on pouvait rencontrer en France, je me disais que ça n'arrivait qu'aux autres.

Ma première année en France fut une catastrophe. Un échec sur toute la ligne. [...] Et puis, comme Joseph, j'ai su me trouver des amis différents de moi par la couleur de la peau. Quand bien même mon rêve est de retourner dans mon pays, je sais que je n'aurai pas que de mauvais souvenirs de mon court passage en France. Je remercie beaucoup mon aïeule (qui malheureusement est décédée) de m'avoir raconté cette histoire et j'espère que cette tradition ne se perdra pas au fil des temps.

Laurence »

Il est aussi des professeurs qui tranchent...

« *La rencontre qui me semble avoir eu de l'importance est celle de mon professeur de français en classe de seconde. J'avais l'honneur et la chance d'avoir comme professeur de français M. Bouchet. Je dis que c'est un honneur car il était alors président de jury au baccalauréat et il enseignait au lycée Henri IV. Quand il s'est présenté, je me demandais pourquoi un professeur enseignant dans un lycée de si grande réputation venait, comme vacataire, dans un lycée classé en ZEP. J'ai très vite compris qu'il était là pour nous prouver que nous n'avions rien à envier aux lycéens de H. IV. Ce qui m'a le plus marqué, c'est la grandeur d'esprit de cet homme, la culture dont il faisait preuve : rien qu'à l'entendre, on avait l'impression de se trouver devant un homme doté de la parole. Jamais il n'employait deux fois le même mot dans le même cours ; il jouait avec les mots comme on joue avec des billes ; d'ailleurs, il répétait qu'il connaissait par cœur le dictionnaire et l'encyclopédie. En fait, il est le seul à m'avoir fait porter quelque intérêt au français. Et pourtant, à cette époque, qui aurait pu croire*

que j'aurais pu avoir un quelconque goût pour cette matière ? [...]

Cette rencontre m'a fait comprendre que les plaisirs ne se trouvent pas dans la faïnéantise et la facilité, mais dans la quête de l'enrichissement du savoir. C'est à l'acquisition d'une culture et des connaissances qu'on se rend compte des bienfaits de celles-ci. »

Zahir fait volontiers écho à ces propos de Rida :

« *J'ai lu récemment un article sur André Malraux : il disait avoir appris de ses nombreux voyages "qu'une vie ne vaut rien mais que rien ne vaut une vie", et à partir de là, avoir lutté pour la justice et la liberté. Cette phrase m'a sorti de mon ignorance : j'ai alors pris conscience de la beauté de la vie et de la chance que j'ai de pouvoir me cultiver en développant mon jugement. C'est cette culture-là qui m'a manqué quand j'ai dû expulser un clochard du parking où je travaille le week-end. Sur le coup, je n'ai eu aucun remords car j'accomplissais ma tâche, telle qu'elle était définie. Mais en lisant cette phrase de Malraux, j'ai eu honte de cet événement et si c'était à recommencer, je ne le ferais*

pas. C'est avec des petits actes comme ça et des grands hommes comme lui qu'on prend conscience de ce qui est important pour pouvoir être fier de ses actes.

Auparavant la liberté était pour moi la valeur primordiale mais maintenant, je crois la culture beaucoup plus importante. À quoi sert la liberté sans la culture ? À être esclave de l'ignorance. La culture est à mes yeux bien plus importante que la possession matérielle, c'est elle qui fait notre charme et force le respect. C'est pour cela que Malraux est populaire chez les jeunes ; il force le respect mais aussi l'admiration et j'espère qu'en chacun de nous, il y a un petit André Malraux.

Zahir »

Jayral raconte une histoire avec "happy end" :

« Mon histoire, c'est l'histoire d'un petit garçon qui a grandi dans la banlieue nord de Paris. Il a toujours très bien travaillé et s'est toujours très bien comporté mais, arrivé à l'adolescence, il s'est trouvé face aux vrais problèmes de la vie dans la mesure où l'endroit où il habitait ne faisait pas de lui un jeune favorisé. Il a donc quelque peu perdu

ses repères et les problèmes familiaux n'ont fait qu'accentuer les choses.

C'est donc dans cet état d'esprit que j'ai vécu mon adolescence mais, malgré cela, j'ai eu mon bac à 17 ans. Je pense que je n'étais pas prêt car c'est à ce moment que l'on doit avoir un but dans la vie. Or, j'étais perdu, ne savais ni quoi faire ni où aller. J'ai donc fait comme la majorité des lycéens et me suis retrouvé à la fac, sans aucun but dans la vie. Je continuais pour ne pas décevoir mes parents et aussi pour pouvoir me mentir. Deux ans passèrent pendant lesquels je me retrouvais avec un grand nombre de jeunes qui ne croyaient pas au bienfait des études et n'avaient pas d'objectifs dans la vie. J'étais alors entré dans cette spirale du désespoir quand on m'a parlé du DUT GEII: j'ai fait une demande, sans conviction mais avec le sentiment que cette formation m'apporterait beaucoup. Après deux ans, je peux dire qu'elle m'a donné la confiance en moi, la volonté de réussir et un but dans la vie. Aujourd'hui, je ne suis plus un numéro dans une université mais un étudiant que l'IUT reconnaît comme une personne, je me sens sûr de moi et j'ai

nourri mon projet. Il y a quatre ans, je pensais abandonner les études alors qu'aujourd'hui j'aimerais faire une école de commerce et je sais que j'y arriverai car je le veux et j'ai de la volonté à revendre.

Jayral »

* * *

Roland a fait un très bel exposé sur son pays natal, la Guadeloupe, mais à l'écrit, il ne sait que répondre par citations bibliques interposées, recueillies dans la Bible des "Gédéons". Il les amasse, déplace, interchange, sans jamais les commenter, comme les pièces mystérieuses et incompréhensibles du grand puzzle de la condition humaine. Il aime tout particulièrement celles qui chantent le bonheur du juste. Son voisin de classe, témoin de Jéhovah, vient de quitter cet IUT qui ne prépare pas à la fin du monde toute proche mais lui a laissé l'inquiétude du nom divin : Pourquoi donc le tétragramme ne se prononce-t-il pas ? "Nommer, c'est avoir prise" ai-je vainement tenté d'expliquer à plusieurs reprises ; il ne se résigne pas à ne pouvoir appeler de son vrai nom celui dont sa secte lui a fait découvrir les splendeurs. Il s'assied loin des autres, s'abstient de tout commentaire mais me recherche

dans les couloirs pour tenter de trouver quelques indices sur ces quatre lettres hébraïques qui lui font signe.

Il m'attendit un jour, longuement, au fond de la salle, à la fin d'un cours :

« — *Madame, pour vous qu'est-ce que la vie ?*

— *Pourquoi me posez-vous cette question ?*

— *Comme ça, pour savoir.*

— *Comment voulez-vous que je vous réponde ? Comme professeur ou à titre personnel ?*

— *C'est pareil. Répondez moi comme professeur ! »*

Je rentrais dans son jeu pour lui faire plaisir. D'ailleurs, c'était aussi le mien.

« — *La vie ? Pour Dieu, c'est l'un de ses noms, pour nous, c'est un merveilleux cadeau qu'il nous fait.*

— *Vous dites "merveilleux" ? Et tout ce qu'on voit à la télévision, tous ces enfants qui meurent de faim, tous ces blessés, ces handicapés, vous appelez ça "un cadeau" ? »*

Pas de révolte dans sa voix, presque comme s'il murmurait pour lui-même : "ça vaut la peine ?"

« — *Tu connais quelqu'un qui s'est suicidé ?*

— *Il était proche ?*

— *Mon cousin.*

— *Quel âge ?*

— *Quinze ans. »*

Il déplaça lentement ses longues jambes et partit silencieusement comme un voleur honteux qui emportait avec lui son lourd et douloureux secret.

"Un de plus" pensai-je seulement, résignée et maintenant habituée. Les doigts d'une main n'y suffisaient plus depuis décembre et nous n'étions qu'en février... et je ne comptabilisais pas les fantasmes de mort omniprésents dans les copies. Phénomène connu, répertorié...

Je me rappelai ma première conversation comme membre de jury du bac : "il est inévitable d'avoir des élèves qui se suicident" m'avaient avertie les collègues ; "l'essentiel est que ce ne soit pas durant le cours". J'avais été horrifiée ! Et voici que moi aussi, je me surprénais à compter, circonscrire, banaliser.

Encore un englouti tout vivant dans la bouche d'ombre de ce Moloch des temps modernes ! Que faire en cette année jubilaire, sinon poser le plus dérisoire des actes : gravir, une fois de plus, déjà la sixième, les

marches de la butte Montmartre, pour "gagner" ce qui était acquis d'avance, l'"indulgence" pour tous ces jeunes qui se traitaient eux-mêmes avec tant de rigueur.

"Dieu ne se trouve pas dans les idées mais dans les détails" écrit Joseph Agnon. Ils étaient ce détail, tous ces jeunes, si insignifiants qu'ils s'étaient eux-mêmes jugés superflus, et c'était comme si en eux c'était "Dieu lui-même qui avait connu son éclipse".

Sur les feuilles d'appel, ils n'étaient plus que des trous noirs...

* * *

Sur le cadastre de la Seine Saint-Denis, on pouvait voir encore, il y a une trentaine d'années, au lieu-dit "le temps perdu", l'emplacement d'un grand verger en friche. Peu s'étaient jusqu'alors aventurés à goûter aux fruits amers ou savoureux de l'arbre de la connaissance. À sa place maintenant, un grand bâtiment blanc s'étale sereinement devant la cité pauvre promise à la destruction. Qui songe encore au nom du lieu ?

C'est un lieu de passage : on y passe un an, deux ans, cinq ans. Comme les petites marionnettes, on fait trois petits tours et, diplômés et connaissances sous le bras, sans s'arrêter, on s'en va. Vers quoi ? Temps perdu ?

On y passe aussi, mais pour y repasser, s'y arrêter. On écoute, on discute et on rencontre là le passé et le présent confondus, le futur et les quatre coins du monde, du monde pauvre, surtout. On y perd facilement son temps mais il arrive aussi parfois que résonne, sous les voûtes nouvelles du forum métallique, la voix ancienne d'un tout nouveau latin, universel et pacifique, comme le premier, trésor du temps perdu... et à venir :

*« Mon miroir est une toile où je vois
mon œil droit, un croissant, mon œil gauche,
une étoile
qui brillera, j'espère au firmament,
pour rendre fière ma maman
qui m'a donné cet amour maternel
séché mes larmes et mes échecs à la marelle...
trop plein d'amour pour ne pas sécher les
cours !
L'image de la "fatma d'élie", c'est elle,
c'est cette culture qu'elle m'a donnée pour la
vie.*

*La culture, source intarissable
château de sable
par la mer inattaquable
grains de chaque pays de chaque ville
de chaque maman de chaque lieu
qui s'assemblent pour monter aux cieux,
est-ce le mot béni des dieux ?*

*Connaître les autres pour se connaître soi-
même
apprendre de son prochain qui sème
les graines du monde de demain
la main dans la main, chanson sans refrain,
chanter la joie de vivre sans survivre
aller dans l'aventure
sans la peur du futur.*

*Aller en Andalousie voir les mélanges culturels
les chapelles et mosquées survolées d'hiron-
delles
qui ne battent qu'en colombes de la paix
plus d'épées mais des plumes pour aimer.*

Rafik »

C'était une galère

Jérôme BETTON est un ami d'Alain CAROF, prêtre de la MDF.

Il a accepté de nous faire partager ce que peut être le chemin de galère d'un jeune, aujourd'hui.

par Jérôme BETTON

Juillet 1995, j'achève une cinquième année d'étude après le bac. Un diplôme d'ingénieur en poche, je sors du système éducatif, riche d'une sensibilité relative à l'environnement et au développement durable. Riche aussi d'une expérience dans un pays en voie de développement au Burkina Faso, dans le cadre d'un stage au ministère de l'environnement et du tourisme. Riche encore d'une expérience de recherche fondamentale sur le

cycle des métaux lourds dans les sédiments lacustres à l'université de Notre-Dame (USA). Cette sensibilité s'est certes accrue au cours de mes études, qui m'ont intimement convaincu qu'un bon environnement était une valeur fondamentale pour garantir un développement durable.

Après un mois de déménagement, de vacances et d'attente, j'intègre le premier régiment d'infanterie de marine à Angoulême. Malgré une forte motivation pour faire un service national de coopération, je dois abandonner cette idée. Pour tirer un meilleur parti de cette année mise au service du pays, je désire poursuivre mes études pour faire un DEA de l'environnement, à Limoges. Je me rends très vite compte que l'armée ne me permettra pas de concilier mes propres projets et les siens. Contrairement à l'affichage de l'écoute et de la compréhension, la réalité m'a prouvé que je n'étais qu'un anonyme parmi d'autres. La volonté de mettre mes compétences à la disposition des autres ne sert à rien. Votre nom figure sur une liste, et la logique mathématique fait le reste. Avant de devenir une expérience de patience, ce fut

la première occasion de me demander à quoi cela pouvait bien servir de faire autant d'études, d'avoir autant de projets pour améliorer la vie de la société, pour finalement être réduit à un soldat, un nom sans personnalité. L'armée citoyenne, où chacun s'implique pour défendre son pays et la liberté, relève de l'utopie.

Après cette expérience, je me rends en Afrique, deux mois au Burkina Faso et au Sénégal. L'objectif est de renouer avec la vie civile et les idées qui motivent ma vie. Déjà, je commence à chercher du travail en rencontrant des responsables d'ONG et quelques cadres administratifs, sans grand résultat. Je commence à pressentir la suite. Voilà un an que je n'ai rien fait, et déjà le manque d'expérience joue en ma défaveur. De retour en France, mi-juillet, je m'installe chez mes parents pour entamer sérieusement ma recherche d'emploi. Après trois ans d'éloignement, je me retrouve en Creuse, à 60 kilomètres de Limoges. Les premiers entretiens sont encourageants. Même si des amis, dans la même situation, éprouvent quelques difficultés à trouver un emploi

après un an de recherche. Je suis convaincu que j'y arriverai sans trop de problèmes.

Je définis mon projet professionnel, je rédige mon CV avec l'aide de l'APEC (Association pour l'emploi des cadres). Je conjugue les entretiens de proximité et les réponses aux annonces. Au début, la mise en œuvre prend beaucoup de temps. Mais bientôt les adresses sont difficiles à trouver. Je commence à attendre les réponses, le plus souvent négatives.

Rapidement, je fais les démarches pour percevoir le RMI afin de financer une partie de ma recherche d'emploi : déplacements, courrier, téléphone, etc. Je rencontre donc assistante sociale, cellule emploi, tous ouvrent des yeux surpris en voyant mon CV, et ils reconnaissent leur impuissance.

Progressivement, les portes s'entrouvrent mais ne débouchent sur rien. Les questions « Bonjour, que fais-tu ? » commencent à faire mal. De savoir que la réponse à l'annonce X de l'ANPE ou de l'APEC va être noyée dans 700 candidatures n'est guère engageant. Je réponds quand même, qui ne tente rien n'a rien.

En novembre 1996, j'obtiens mon premier CDD d'un mois. Deux mois auparavant, après une visite à l'APEC et à l'ANPE où j'étais le n° 604, alors que seulement le n° 500 venait d'être appelé, j'avais décidé d'aller frapper à la porte de la "Boîte à papiers" pour rencontrer la directrice que l'on m'avait indiquée. Il me fallait quelque chose de positif dans ma journée. Le contact chaleureux, alors que je n'avais pas pris le temps de fixer un rendez-vous, m'aura permis d'obtenir mon premier CDD. Je suis alors chargé de mettre en place un service de collecte de déchets d'activités de soins pour une entreprise d'insertion.

En juin 1997, je commence un deuxième CDD d'un mois à la "Boîte à papier", puis j'enchaîne un troisième CDD de 6 mois au SIVOM (Syndicat intercommunal à vocation multiple) de Bourganeuf, pour travailler à la mise en place de la collecte sélective des emballages et la gestion des déchets occasionnels. J'arrêterai ce CDD au bout de deux mois pour accepter un CDI à l'ADEME (Agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie).

QUE DEVIENT LE MORAL

Au-delà de la chronologie de cette période de recherche d'emploi, quelques réflexions sur le moral. Au départ il était bon, puis mauvais et sur la fin, des périodes de moral bas de plus en plus longues.

Le plus difficile, c'est le sentiment de culpabilité que l'on éprouve. Coupable de ne pas être utile, de vivre aux dépens des autres alors que tout ce qui avait été entrepris avant devait conduire vers l'indépendance. Coupable d'être incapable puisque personne ne retenait ma candidature.

Le jardinage était le refuge. Quand je jardinais, j'avais l'impression de rendre service. C'était un moment de répit au cours duquel je ne pensais pas aux courriers envoyés et revenus sans réponse ou aux réponses négatives reçues le matin. Mais même si mes parents me soutenaient, toujours on se repose la question : À quoi ont servi toutes ces années d'études dans lesquelles je me suis investi ?

Parfois je souhaitais juste être recruté comme ouvrier pour avoir une reconnaissance sociale autre que chercheur d'emploi. Je finis-

sais par douter de mes capacités à réfléchir, à prendre des décisions. Être ouvrier me semblait être une situation adaptée.

Parfois je me serais laissé tenter par un stage gratuit, avec une énorme reconnaissance pour une entreprise qui me proposait de travailler à Caen pour développer son service commercial. Ce travail est tellement une chance inespérée que l'on serait prêt à payer la bouffe, le logement, les trajets, pour rien d'autre que la reconnaissance des autres comme travailleur. Je redoutais à chaque fois les déplacements à Paris, où les exclus qui demandaient un peu d'argent me paraissaient de plus en plus jeunes et si peu différents de moi. La différence entre leur situation et la mienne était la présence de ma famille qui, outre l'assurance du logis et du couvert, me préservait de l'indifférence et de l'impuissance générale.

Plus la période de chômage s'allongeait, plus l'envie de m'isoler était forte. Je finissais par redouter la rencontre des gens, même celle des amis. Cette question : « Alors, tu as trouvé ? » était de plus en plus insoutenable.

Au bout de huit mois où j'avais tourné et retourné les pistes pour forcer les rencontres

afin de me présenter, je sentais que je n'avais plus confiance en moi. Ce fut une échéance redoutable où l'on est systématiquement triste, peu avenant. Quoi que je fasse, je ne pouvais plus, à la fin, cacher un certain désespoir. Je devenais fataliste.

Des jours sont venus où je me mettais à pleurer sans arrêt, sans motif. Un désespoir qui vient du plus profond de soi, contre lequel rien n'est possible, ou contre lequel je ne sentais plus l'envie de lutter. Des jours où j'avais l'impression d'avoir vécu la vie, l'étape des études étant terminée, et rien ; aucun horizon ne s'ouvrait à moi.

Tout s'est terminé en juin 97, quand la directrice de la "Boîte à papiers", une amie, m'a proposé ce second CDD d'un mois pour encadrer une équipe d'ouvriers en réinsertion sur une chaîne de tri de déchets d'emballages ménagers. Puis est venu l'engagement de six mois pour le SIVOM de Bourganeuf, toujours dans le domaine des déchets. Deux mois de travail m'ont permis de retrouver une certaine

confiance en moi. Du même coup, au cours de l'entretien à l'ADEME pour le CDI que j'occupe aujourd'hui, j'étais à nouveau moi, capable de discuter avec d'autres, d'être enthousiaste. Je n'étais plus dans la situation de nécessité, j'avais du travail, je n'attendais rien de l'entretien, bon ou mauvais, j'étais tranquille et cela a suffi pour convaincre mon employeur.

ÉPILOGUE

Voici trois ans que je travaille à l'ADEME, progressivement j'ai retrouvé confiance en moi. Cette confiance tient essentiellement à la reconnaissance de l'employeur vous estimant capable d'assurer une mission, et ainsi vous prenez place dans la société. Aujourd'hui j'envisage de chercher un nouveau travail qui me permettrait de poursuivre une activité internationale et de coopérer en même temps à l'amélioration de l'environnement.

Entre croissance et précarité : La pauvreté

Dans les dernières années du III^e siècle, une bande d'originaux quitte les villes pour s'établir au désert égyptien. Au IV^e siècle, ils sont accompagnés de disciples et vivent en communautés. Ce sont les Pères du désert, les premiers moines chrétiens...

Les Apophtegmes (ou "maximes") se présentent comme des anecdotes qui mettent en scène un maître et son disciple ou relatent seulement un épisode de la vie de l'un de ces moines. Ce sont donc des enseignements spirituels par la pratique.

"Là où est ton trésor, là est ton cœur." Pour avoir pris au sérieux cet avertissement de l'évangile de Luc (12, 34), ces Pères du désert ont engagé une rupture d'existence qui nous rappelle que la conversion du désir est la racine de toute révolution spirituelle, sociale et politique.

Présentation
par
Jean-Marie PLOUX

I. 2. Exhortation des saints pères à progresser vers la perfection

Abba Pambo demanda à abba Antoine : « *Que faire ?* » Le vieillard lui dit : « *Ne mets pas ta confiance en ta propre justice, ne te soucie pas de ce qui est passé, et deviens maître de ta langue et de ton ventre.* »

I. 37. L'avancement spirituel

Un vieillard dit : « *La définition de "chrétien" c'est "imitation du Christ."* »

II. 33. L'hésychia

Un vieillard dit : « *De même que sur un chemin fréquenté ne pousse jamais aucune verdure, même si l'on y jette de la semence, parce que l'espace est piétiné, ainsi en va-t-il aussi pour nous : abstiens-toi de toute affaire et tu verras pousser des choses dont tu ne savais pas qu'elles étaient en toi, puisque tu les piétinais.* »

VI. 6. Le moine ne doit rien posséder

Un vieillard dit qu'un frère qui ne possédait qu'un évangile, le vendit et en donna le prix pour nourrir les pauvres, en prononçant cette parole : « *J'ai vendu*, dit-il en effet, *la parole même qui*

me dit : Vends ce qui t'appartient et donne-le aux pauvres. (Mt 19, 21) »

VI. 11. Le moine ne doit rien posséder

Abba Isaac dit qu'abba Pambo disait : « *Le moine doit porter un vêtement tel qu'il puisse le jeter en dehors de sa cellule sans que personne ne le prenne.* »

VI. 16. Le moine ne doit rien posséder

Un frère interrogea abba Sérapion en disant : « *Dis-moi une parole.* » Le vieillard lui dit : « *Que puis-je te dire ? Tu as pris le bien des veuves et des orphelins et tu l'as mis dans cette niche.* » Car il la voyait pleine de livres.

VI. 21. Le moine ne doit rien posséder

Quelqu'un pria un vieillard de prendre de l'argent pour ses nécessités ; mais il le refusait, disant qu'il se contentait de son travail manuel. Et comme l'autre insistait pour qu'il l'accepte, au moins pour satisfaire aux besoins des nécessiteux, le vieillard répondit : « *Ce serait une double honte : recevoir ce dont je n'ai pas besoin et me glorifier en donnant ce qui appartient à autrui.* »

VII. 8. Patience et force

Abba Isaïe dit encore : « *Le premier de tous les combats, c'est l'expatriation, surtout dans la solitude. Celui qui fuit dans un autre lieu abandonne ce qui lui appartient, emportant une foi parfaite, l'espérance et un cœur affermi contre ses propres volontés. En effet (les démons) t'enferment par tous les moyens en de nombreux cercles en te faisant craindre les tentations, une dure pauvreté ou les maladies, te suggérant : Si tu tombes dans des dangers de ce genre, que feras-tu, toi qui n'as personne qui te connaisse et prenne soin de toi ? Et la bonté de Dieu te met à l'épreuve pour que soient manifestés ton zèle et ton amour pour Dieu.* »

Les Apophtegmes des Pères
Introduction et traduction : Jean-Claude Guy
Collection Sources chrétiennes n° 387
Éditions du Cerf, 1993.

L. BOLTANSKI
et E. CHIAPELLO

Le nouvel esprit du capitalisme

Gallimard, 1999.

L'effaiblissement des mouvements sociaux et l'effondrement du système soviétique se sont accompagnés d'une perte d'influence de la pensée et de l'engagement marxistes. Est-ce à dire que l'exploitation que dénonçait cette dernière aurait disparu et que nous

serions entrés dans un univers de relations professionnelles plus harmonieux et plus respectueux des travailleurs et des consommateurs ?

Ce n'est pas du tout le sentiment des deux auteurs de ce volumineux ouvrage qui étudie les méta-

morphoses récentes du capitalisme. Si la critique sociale n'a plus la vigueur qu'elle a présentée dans les années soixante, c'est en raison d'un nouveau redéploiement du capitalisme qui a réussi à s'adapter à son époque et à déjouer une bonne part des critiques qui lui étaient adressées. Les entreprises continuent à viser une accumulation illimitée du capital et elles y réussissent d'autant mieux qu'elles prennent en compte les transformations qui interviennent dans leur environnement. C'est ce que montrent les deux auteurs en étudiant la littérature de management produite depuis une quarantaine d'années en direction des cadres pour leur donner les moyens d'augmenter les profits mais aussi de mobiliser les salariés au service de la production. L'ouvrage est très long et il aurait probablement gagné à plus de concision. Mais le propos est clair et accessible.

La critique "sociale" et la critique "artiste"

Pour bien saisir la façon dont le capitalisme opère ses métamorphoses, il convient de saisir quelles sont les critiques qu'il rencontre sur son chemin. Boltanski et Chiapello distinguent ainsi deux types de critiques qui ont pu être adressées au processus de production dans les années soixante : la critique "sociale" qui dénonce les inégalités de revenus et l'exploitation des travailleurs et la critique "artiste" attentive au manque d'authenticité de la société de consommation et à la standardisation des produits et des modes de vie qu'elle offre. Ces deux critiques se sont rejointes au moment des événements de 68 quand les grèves ouvrières ont retrouvé les grèves étudiantes.

Les années qui ont suivi ces événements ont été marquées par

des réponses assez positives données par les entreprises à la critique sociale : de nouveaux mouvements sociaux ont fait aboutir des revendications salariales et la politique contractuelle mise en place à cette époque a assuré une meilleure défense des travailleurs. Les salaires ont connu une progression un peu plus rapide que les revenus du capital. On a pu assister ainsi à un relatif affaiblissement du capital au profit des salariés.

Mais depuis un peu plus de dix ans, la situation a beaucoup évolué et la satisfaction des critiques plus qualitatives sur les modes de vie offerts par la société de consommation a été l'occasion de transformer en profondeur le processus productif et de permettre ainsi d'entrer dans une nouvelle phase d'accumulation du capital aux dépens de ceux qu'il emploie.

Une nouvelle organisation de l'entreprise

Les discours sur le management prônent en effet un tout nouveau type de structuration de l'entreprise en réseau. Finies les grandes unités de production où les décisions sont prises au sommet par des cadres compétents et ensuite mises en application de façon descendante à tous les étages. On assiste aujourd'hui au développement d'équipes flexibles et souples qui entretiennent des liens fluides. Tous les salariés sont appelés à développer leurs capacités relationnelles et ils doivent faire preuve d'initiative. On leur demande d'être capables de s'adapter à des contextes qui évoluent de façon constante. Ils doivent être mobiles, glaner le plus d'informations possible, élargir toujours leur réseau de relations et manifester leur autonomie.

On voit en quoi cette nouvelle conception du management est en mesure de donner réponse à tous ceux qui reprochaient au capitalisme d'embrigader des gens dans des structures rigides et anonymes. La nouvelle entreprise fait appel à la liberté de chacun, elle invite à la réalisation de soi. Et parallèlement, on va modifier en profondeur les gammes de produits offerts au consommateur. Finis les modes de vie standardisés et la consommation de masse visée par les critiques "artistes" de 68 : les produits sont désormais individualisés et on leur donne apparence d'authenticité. La consommation permettra à chacun de réaliser ses goûts propres et de manifester ainsi sa liberté et sa créativité.

C'est là le meilleur moyen de récupérer les contestataires des années soixante et de les mobiliser dans une nouvelle phase d'ex-

pansion économique. L'individualisation des tâches et des responsabilités brouille du même coup les repères sur les statuts des différents personnels et la critique sociale ne dispose plus d'éléments pour comparer les situations des uns et des autres et faire entendre sa voix. Le développement de l'entreprise en réseau s'accompagne d'une perte d'influence des syndicats. L'individualisme se développe. Il est renforcé aussi bien par l'organisation de l'entreprise que par la personnalisation des consommations.

Ainsi les salariés se trouvent-ils mobilisés dans des conditions de plus en plus exigeantes sans disposer des moyens de se défendre, tandis que ceux qui n'arrivent pas à s'adapter se retrouvent marginalisés, écartés des projets les plus novateurs et finalement rejetés hors de l'entreprise. Les entrepri-

ses demandent à leurs salariés de donner le meilleur d'eux-mêmes, quitte à sacrifier le reste de leur vie, tandis que croît le nombre de ceux qui ne trouvent plus à s'embaucher. Pour tous c'est la précarité qui grandit.

On voit donc que le capitalisme ne procède pas de façon aveugle ou sauvage dans l'ignorance des critiques qui lui sont faites. Ce livre montre de façon fort documentée et intéressante la façon dont il use au contraire de ces critiques pour donner meilleure image de lui-même. Le capitalisme est malléable et c'est ce qui lui permet de réussir et d'accroître son influence. Il sait développer un discours justificatif – ce que les auteurs appellent "l'esprit du capitalisme" – une vision de l'économie et du monde qui assoit sa respectabilité. Il développe un discours moral qui le rend présentable. Il se montre attentif

à la critique et capable d'évoluer pour mieux satisfaire les désirs des salariés et des consommateurs. C'est cela qui lui donne sa force et son attractivité.

Boltanski et Chiapello ne nous laissent pas entrevoir une élimination définitive du capitalisme et la survenue prochaine d'un

grand soir révolutionnaire. Mais en analysant de façon pertinente les ruses du processus d'accumulation du capital qui régit aujourd'hui encore le monde de la production, ils rendent toute sa place à la critique et à la lucidité. Ils rendent sens à une action militante qui pourrait contraindre les entreprises à être plus respec-

tueuses du salarié et du consommateur. L'organisation de l'économie n'a rien de fatal et ce livre nous invite à reprendre avec plus de vigueur toutes les formes de combat contre la "précarisation" aussi bien des salariés que des exclus.

Présenté par
Nicolas RENARD

Fidèle insoumission

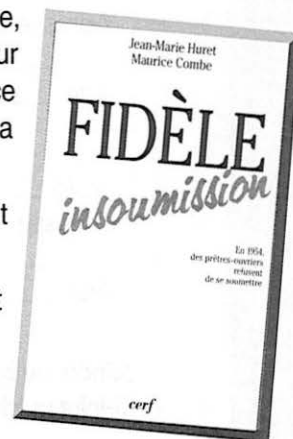
(Éd du Cerf, 1999, 120 F)

Jean-Marie HURET, Maurice COMBE

Deux prêtres-ouvriers qui ont choisi, en 1954, le travail en usine, malgré l'interdiction de Rome, expriment ce qu'est devenu leur cheminement de croyants. La priorité qu'ils ont donnée, à ce moment-là, à vivre ainsi leur engagement dans le monde ouvrier, les a conduits à vivre la Foi en dehors de l'Église instituée.

À partir de leurs itinéraires, ils disent aussi comment ils perçoivent aujourd'hui les rapports du monde et de l'Église.

Cet ouvrage a été réalisé à la suite d'un entretien mené par Robert Dumont et François Leprieur, en 1993, à l'Espace spirituel de l'Arbresle. À lire pour ceux qui veulent approfondir cette période difficile de l'histoire ecclésiale du xx^e siècle, et ses prolongements actuels.



Abonnements "Jeunes"

Nous proposons des abonnements promotionnels pour des jeunes de moins de 35 ans non-abonnés au prix de 100 F.

Je souscris un "abonnement jeunes" pour :

NOM _____	Prénom _____
Adresse _____	

Age _____	Tél (facultatif) _____

NOM _____	Prénom _____
Adresse _____	

Age _____	Tél (facultatif) _____

Joindre au bulletin, votre chèque, libellé à l'ordre de "*Lettre aux Communautés*".

Ci-joint un chèque bancaire postal de : _____ F.

A renvoyer à : LETTRE AUX COMMUNAUTÉS / MDF - BP 101 - 94170 LE PERREUX/MARNE.